



PHYSIOLOGIE

DU

PARTERRE.

Types du Spectateur.



Imp. de GUIRAUDET, r. St-Honoré, 315.

PHYSIOLOGIE

DU

PARTERRE.

Types du Spectateur.

Par **LÉON** (d'Amboise),—illustrations de **H. EMY.**



PARIS.
DESLOGES, ÉDITEUR,
Rue St-André des-Arts, 39.
1841


LIBRARY
JUN 8 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

Au Rideau.

Rideau, c'est à toi que je m'adresse : daigne entendre ma requête ! J'ai peu de chose à te dire : ne va donc pas t'épouvanter d'avance et trembler, comme à l'approche du terrible régisseur, qui, son bâton de commandement à la main, vient donner le

signal qui doit t'arracher à ta paisible indolence ! Ce régisseur-là est vraiment sans pitié, ô rideau! Tu le maudis de grand cœur, et ce n'est pas sans raison :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Mieux que nul autre tu dois connaître la vérité du proverbe.

En effet, chaque jour, toujours à la même heure, il faut que tu remontes dans ton *ciel* mystérieux ! toi si bon enfant, et qui ne demanderais pas mieux que de vivre *terre à terre*, comme un simple mortel.

On t'exile de la terre pour aller je ne sais où ; comme un voyageur nomade qui emporte sa tente, on te force à replier ta bannière aux brillantes couleurs : un pareil ostracisme n'a pas de nom. O rideau ! tu me fais vraiment de la peine ; et c'est parce que je compatis à tes douleurs, toujours les *mêmes*, qu'aujourd'hui du moins je veux te distraire.

Jusqu'à ce jour la comédie fut la scène; moi, je veux la montrer ailleurs. Ecoute bien, ô rideau! et garde-toi d'oublier mon programme. Le voici :

« Messieurs les Comédiens ordinaires du » Roi feront aujourd'hui *relâche*. Ils ne » joueront pas, mais ils verront jouer *le* » *Spectateur*. »

Allons! rideau, mon ami, bien vite lève-toi; le spectacle sera nouveau pour toi, et depuis long-temps pareille bonne fortune ne t'était survenue.

Et vous, messieurs et mesdames, acteurs et actrices, donnez-vous la peine de prendre vos places. Mon *Spectateur* entre en scène.



Physiologie de la queue.



CHAPITRE I.

—

Physiologie de la queue.

Comme on vit les Grecs s'élancer contre les murs de Troie, qui refusait d'ouvrir ses portes, serrer leurs rangs, se suivre *file à file*, *emboîter le pas* à la manière de nos gentils *tourlourous*, et former une magnifique *queue*, plus terrible cent fois que la

queue de la comète de 1811; ainsi le *spectateur*, au bruit d'un grand succès dramatique, s'élance aux portes du bienheureux théâtre. Ses abords sont encombrés, la voie publique est entravée. Passants que ce nouveau torrent vient d'enchaîner sur des rives sonores, libre à vous de maudire la *queue*, assez d'autres que vous la béniront.

Et vraiment ce n'est pas sans motif, passants irritables : répondez.

Avant de maudire la queue, connaissez-vous ses bienfaits ?

Non, vous ne les connaissez pas, ou vous les connaissez mal.

Une queue ! mais c'est la manne du désert, tombant à flots argentés dans la caisse directoriale.

Cette queue-là, c'est une pluie d'or; c'est justement celle qui séduisit la sensible Danaé.

Une queue ! c'est la période fortunée de sept années d'abondance qui devait enrichir Pharaon et ses Egyptiens.

Tous les directeurs voudraient être des Pharaons pour connaître cette queue-là ; tous les auteurs voudraient être des Egyptiens pour le même motif.

Parmi les choses sacrées, la queue mérite le premier rang. Elle l'occupe, et nul ne voudrait le lui disputer, à moins d'être un profane. Passants, ne maudissez donc pas la queue ! Mais non, vous n'en ferez rien ; au contraire, vous vous laisserez séduire à ses charmes ; vous aussi, vous vous enrôlerez sous ses drapeaux !

Passants, à demain les affaires. Pour ce soir, faites queue ; croyez-moi, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

De toutes les queues passées, présentes et à venir, la plus formidable, la plus lon-

gue, la plus démesurée, fut la queue dite *Lavauballière.*

Ombre joyeuse de Rougemont, que cette queue-là te soit légère ! qu'elle flamboie encore à tes regards comme une auréole glorieuse jetant sa lumineuse clarté dans l'Elysée, que tu mérites si bien d'habiter !

La queue Lavauballière a causé une demi-douzaine de procès : aussi son immortalité est-elle bien constatée ; elle figure sur le *livre d'or* et sur l'album de M. Harel.

La queue Lavauballière doit le jour à Rougemont ; mais M. Harel en fut le père nourricier. A chacun son droit ; et, à propos de queue, il ne faut la faire à personne.

Le spectateur qui fait queue la défend avec un courage, un héroïsme dignes des temps antiques. Regardez cet honnête bourgeois ; voyez avec quelle obstination il défend son bien : je parle de la queue. Voyez

comme ses coudes, arqués en arrière, repoussent l'audacieux qui voudrait empiéter sur son terrain.



Gardez-vous de violer la consigne, on vous rappellerait vertement à l'ordre. Rien n'est plus respectable que le spectateur fai-

sant queue ; il est dans son droit, et jamais il ne permettra qu'on empiète sur ses droits.

Queue Rougemont !

Queue Harel !

Queue Lavauballière !

Queues de tous les noms, de toutes les grandeurs, de toutes les couleurs, je vous aime, je vous révère ; à l'inverse de toute chose ici-bas, puissiez-vous croître et allonger !

C'est ce que je vous souhaite !

Avant.



CHAPITRE II.

—

Avant.

Enfin les portes viennent de s'ouvrir. Le spectateur, après une longue attente, peut entrer dans le saint lieu.

Alors la *queue* se rompt ; elle se fractionne, elle s'éparpille. Une part va se réfugier dans le parterre, une autre dans l'or-

chestre, tandis qu'une fraction, plus ambitieuse, envahit d'un air conquérant le *balcon*, les premières *galeries*, les secondes *galeries*. Voilà pour l'aristocratie de la queue. La fraction plébéienne cherche un refuge dans les troisièmes *galeries*, à l'*amphithéâtre*. Le *paradis* lui-même reçoit ses élus, braves gens qui se croiraient humiliés s'ils devaient

Aspirer à descendre.

Pour eux les hautes sommités ; à chacun son goût et sa place.

L'*ouvreuse* vient d'installer son monde. Une main prévenante ou plutôt ambitieuse a placé le petit banc sous les pieds délicats qui doivent y trouver leur appui. La porte des *loges* vient de se refermer ; la discrétion en tire les verrous ; l'amour souvent en ferme les rideaux ! Alors il se fait une grande attente ; alors commence pour le

spectateur cette période scénique que nous avons surnommée *avant*.

Avant, c'est pour le spectateur impatient le point lumineux précurseur de l'aurore. Et voyez comme tous les regards semblent animés! comme le démon de la curiosité agite tous ces visages!

Attendre, pour le spectateur, c'est presque souffrir; aussi n'aime-t-il pas qu'on le fasse trop long-temps languir. Le spectateur est d'une nature colère et impatiente; comme le grand roi, il est toujours prêt à s'écrier : « J'ai failli attendre! »

Cette toile inoffensive, et qui reste muette devant tous ses murmures, lui semble être un ennemi à combattre, une sentinelle trop fidèle au mot d'ordre; il maudit la toile, il maudit le rideau, il l'interpelle même, comme si elle devait lui répondre.

La toile! la toile!

Et ces mots, répétés par mille échos, volent comme la voix d'un général d'artillerie impatient de voir *commencer le feu.*

La toile ! la toile !

Et la toile se lève enfin, lentement, avec une majesté tout olympienne, et digne des dieux païens qu'elle emporte souvent dans les plis de sa robe !

Pendant.



CHAPITRE III.

—

Pendant.

Le rideau est levé.

L'*exposition* commence.

Déjà le *père noble* a vertement tancé le *jeune premier*, éperdument épris de cette charmante *ingénue* que vous connaissez.

O ingénuités! où donc allez-vous vous nicher ?

La comédie a fait son premier pas; elle n'est encore qu'au berceau. Enfant, elle nous semble assez monotone, un peu maussade surtout; grande, que sera-t-elle?

C'est ce que chacun ignore encore.

Les destinées de la comédie qui prélude sont couvertes d'un voile impénétrable.

Voyez ce navire lointain dont les mâts se dessinent dans l'horizon obscur : d'où vient-il? Quels rivages a-t-il parcourus? De quelles richesses est-il dépositaire? Quelle divinité païenne brille à sa poupe? Voilà ce que chacun se demande, et la curiosité est mise en défaut par la distance qui sépare encore l'équipage voyageur de la rive vers laquelle il semble vouloir aborder.

Mais, hélas! une question terrible.

Le navire pourra-t-il même aborder? Ne fera-t-il point naufrage à l'entrée du port?

Chacun s'inquiète pour le navire mystérieux ; personne ne peut prévoir son sort.

Ce navire à la marche incertaine, aux voiles douteuses, c'est la Comédie, qui vient d'entrer en scène.

Touchera-t-elle au port dramatique, ou doit-elle périr corps et biens, sous les yeux d'un parterre, témoin insensible ?

Qu'ai-je dit ? insensible. Mais c'est lui-même qui la fera sombrer, s'il la juge indigne de toucher terre.

Triomphante, elle sera accueillie, fêtée ; elle pourra monter au Capitole et rendre grâce aux dieux ; vaincue, elle verra sa fausse couronne arrachée à son front, traînée dans la boue.

De l'encens au triomphateur !

De la boue au vaincu !

Voilà quel est l'arrêt du parterre ; et cet arrêt sera sans appel.

Pendant qu'il *doute* encore, le specta-

teur se montre d'une patience à toute épreuve. L'honnête homme, ne le condamnez pas trop vite. Mon Dieu ! il est moins diable qu'il n'en a l'air. Il ne demanderait pas mieux que d'avoir du plaisir pour son argent ; il ne demanderait pas mieux que de pouvoir rire ou pleurer.

Rire ou pleurer, entendez-vous bien. Il lui faut l'un *ou* l'autre, et l'un *et* l'autre vaudraient encore mieux, si c'était possible. Après avoir délié sa bourse, le spectateur est prêt à tout donner : ses larmes comme sa gaîté sont à la disposition de l'auteur.

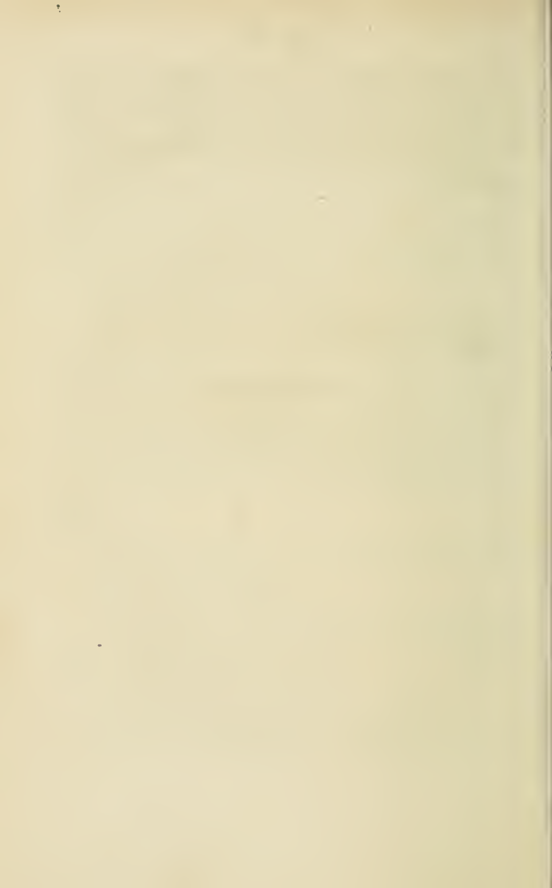
L'auteur saura-t-il profiter de cette heureuse disposition ?

Mais déjà la pièce touche à sa dernière scène. Doit-elle réussir ou tomber? Cruelle alternative pour l'auteur.

L'heure de la justice va sonner.

Auteur, prépare-toi à ceindre ta cou-

ronne de lauriers, ou bien humilie-toi sous la cendre : tu n'es que poussière ; et, si tu l'avais oublié, le spectateur est là pour te le rappeler.



Des Bravos et de la Clef forée.
Musique du mari.



CHAPITRE IV.

—

Des Bravos et de la Clef forée.
Musique du mari.

Les bravos et les sifflets sont deux frères rivaux qui se détrônent tour à tour, et tour à tour usurpent l'un sur l'autre le trône de la scène, qu'ils ne sauraient partager. Etéocle et Polynice, ces deux frères ennemis, ennemis même après leur mort, voilà

peut-être le symbole des bravos et des sifflets.

Un mot sur la clef forée et sur son origine.

La clef forée est comme ces familles nobles dont l'arbre généalogique étend ses vieux rameaux jusque dans la nuit des temps.

La clef forée est d'origine fort ancienne. Quel en fut le premier inventeur ?

L'histoire ne le dit pas au juste, et pour cause ; peut-être que l'histoire n'en sait rien.

Nous, qui sommes mieux instruit que l'histoire, voilà ce que nous en savons.

Il y avait autrefois une femme, un mari et un amant. Les temps ne sont guère changés.

Le mari ne soupçonnait rien. Encore comme aujourd'hui.

Cependant, un jour il rentre furtive-

ment au logis conjugal, juste au moment où nos deux amants étaient réunis. Les imprudents !

Que voit le mari ?

Ce qu'il voit ? La Fontaine ou Boccace pourraient vous le dire beaucoup mieux que moi. Je ne vous le dirai donc pas : c'est à vous de suppléer à mon silence et à deviner.

Bref, nos deux amants dansaient. Mais quelle danse !

Que peut faire un mari quand sa femme se permet une pareille danse ?

Se battre avec son rival ou jouer du violon : de deux choses l'une.

Le mari, par prudence, aima mieux jouer du violon, et il allait en quérir un quand il se ravisa.

La clef était encore à la serrure ;

Une magnifique clef forée.

Voilà mon violon, dit-il.

Et de cet instrument d'harmonie de nouvelle invention il se met à tirer les sons les plus discordants, mais aussi, disons-le, les plus perçants.

Le mari sifflait comme un serpent; je me trompe, il sifflait comme mille serpents.

Les voisines, émerveillées, d'accourir au bruit.

Qu'est-ce? dit-on.

Rien, rien, dit l'époux. Et il continue à siffler.

Plus tard, on sut que le mari siffleur avait sifflé l'amant de sa femme.

C'était une vengeance comme une autre; peut-être valait elle mieux qu'une autre.

Ce mari là pouvait être trois choses au lieu d'une.

Il pouvait être trompé, battu, et content.

Il préféra n'être que trompé, et siffler. Il siffla !!! L'histoire ne dit pas s'il fut.... content.

Depuis ce temps, on siffle les gens que l'on ne peut battre.

C'est la vengeance du faible contre l'oppresseur, du mari contre l'amant.

Aujourd'hui, c'est la vengeance du spectateur contre les mauvais auteurs.

Le bravo est une musique du ciel.



Le sifflet est un affreux *charivari* qui vient directement du Ténare, porté en croupe par l'horrible Chimère que vous voyez là.



Auteurs passés, présents et à venir, Dieu vous garde de l'encontre de ce monstre épouvantable.

APHORISMES.

Il est des auteurs pour qui l'air est peuplé de sifflets.

Pour ces infortunés, tous les oiseaux sont moqueurs et passent à l'état de merle siffleur.

Pour eux le rossignol ne chante pas, il siffle.

La tourterelle elle-même ne module plus ses tendres amours, elle siffle.

Je n'ai plus qu'un conseil à donner à ces gens-là, c'est de se siffler eux-mêmes : une fois du moins dans leur vie ils se trouveront d'accord avec la nature entière d'abord, avec le spectateur ensuite.

Après. — Une chute.



CHAPITRE V.

—

Après. — Une chute.

Le drame en cinq actes vient de dire son dernier mot.



Le *Vaudeville*, né malin, vient de faire ses adieux au public dans son couplet final.

La toile va *tomber*.

Horreur ! la pièce fait comme la toile, elle tombe !

Malheureux auteur ! qu'as-tu fait ?

En termes de pâtissier, une *brioche*.

En termes de ménagerie, c'est un *ours* qu'il a exhibé aux yeux du spectateur ; et cet ours-là — non le spectateur — était mal appris, mal éduqué ; il méritait de rester muselé toute sa vie.

Ours, retourne à ta tanière, le public ne veut pas de toi.

Si tu étais gentil, aussi gentil que peut l'être un ours, on t'aurait bien accueilli ; si tu avais seulement *un* talent, un seul talent, le parterre eût été indulgent pour toi.

Mais, hélas ! tu ne fais rien ; tu n'inspires ni gaîté ni épouvante.

Ours, à quoi donc es-tu bon ?
Mais à rien.
Tu ne sais même pas *monter à l'arbre !*
Je te le répète, rentre dans ta tanière.
Mais tu n'y rentreras pas seul ; les sifflets t'y accompagneront.



C'est ainsi que le spectateur se fait justice. Il est vrai qu'il laisse à l'auteur une espérance, celle de prendre sa revanche.

Tout le monde connaît cette phrase sacramentelle : — C'est l'erreur d'un homme d'esprit qui... qui, cette fois, a eu le malheur de n'être qu'un sot.

Hélas ! pourquoi les gens d'esprit de cette dernière espèce sont-ils beaucoup plus nombreux que ceux de la première ?

Combien de *revanches* sont encore à reprendre ! Les arriérés sont nombreux !

Le spectateur veut bien faire crédit ; mais il entend qu'on finisse par le payer.

Le spectateur est comme tous les propriétaires en général, comme le mien en *particulier*.

Quand le spectateur ne peut se faire payer en larmes ou en gaîté, il saisit.... il saisit son sifflet.

Je pardonne au spectateur usant de son droit ; je ne pardonnerai jamais au propriétaire abusant du sien.

Toujours après. — L'Ovation.

Il y a un mois, l'auteur a été sifflé ; aujourd'hui il est applaudi. Le voilà *manche à manche;* puisse-t-il avoir la *belle!* C'est ce que je lui souhaite. Et quelle belle resterait insensible aux hommages du jeune triomphateur dont le nom, répété par

mille échos, vole de bouche en bouche. Dans la foule de ces jolis échos il s'en trouve toujours un qui fait mieux que *répéter ;* il *retient* un nom que sa gloire lui a rendu cher. L'amour commencera par l'orgueil. Cet amour-là est peut-être le plus noble et le moins inconstant de tous.

Vous avez entendu le spectateur demander la toile ; c'est l'auteur maintenant qu'il demande.

Il veut d'abord savoir son nom ;

Son nom de baptême et son nom de famille.

Que le spectateur me le pardonne, mais je suis en retard avec lui à cet égard : je ne lui ai jamais *livré* que mon nom de baptême.

La curiosité du spectateur est sans bornes. Après le nom de l'auteur, il voudrait savoir quel quartier il habite, quelle rue, quelle maison ; s'il est marié ou garçon ; si sa por-

tière est jeune ou vieille. Il y a cent à parier qu'elle est vieille. Il voudrait connaître la couleur de ses cheveux — de l'auteur, non de la portière. — Enfin, il ne serait pas fâché d'entrer dans tous les détails domestiques qui le concernent.

Un auteur applaudi est toujours intéressant, et tout le monde veut lui porter intérêt. Tombé, personné n'eût voulu le relever ni l'approcher : la honte est contagieuse. Applaudi, chacun le cherche du regard. Le voir, c'est presque prendre place à ses côtés sur le piédestal qu'il vient de s'élever.

Si contagieuse est la honte, la gloire ne l'est pas moins ; seulement on répudie la première ; on s'attèle au char de la seconde : voilà toute la différence.

Le front couronné du laurier classique, regardez cet heureux du jour, je devrais dire de la soirée ; comme une idole au mi-

lieu des prêtres qui l'encensent, il s'avance.

Il a d'ordinaire deux parrains, ou plutôt un parrain et une marraine.

Le père noble est le parrain.

Sa jolie marraine est la jeune première.

En recevant ce *baptême* de gloire, le néophyte s'incline.

Et le public d'applaudir !

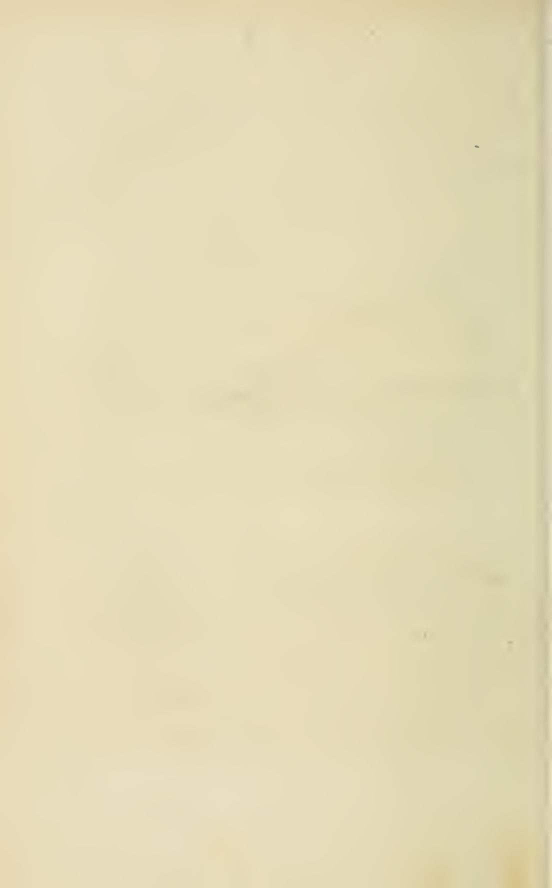
Il s'incline encore davantage.

Le public, qui ne veut pas être en retard de bons procédés, applaudit encore plus fort.

Et ainsi de suite.

Enfin l'ovation cesse ; l'auteur se retire en saluant à reculons, le rideau tombe, et la foule s'écoule.

Spectateur riant. — *Passé minuit.*



CHAPITRE VI.

—

Spectateur riant. — *Passé minuit.*

Qu'est-ce que le rire?

Au lieu de répondre à votre demande, je vous en adresserai une autre.

Avez-vous vu jouer *Passé minuit?*

Mais oui, sans doute, vous l'avez vu. Qui donc n'a pas vu jouer *Passé minuit?*

Si donc vous avez assisté, comme je n'en saurais douter, à la représentation de cette pièce mirabolante, alors vous devez savoir ce que c'est que le rire.

Rire, c'est voir Arnal.

Voir Arnal, c'est rire.

Le rire et Arnal sont synonymes, s'ils ne sont même quelque chose de mieux.

Voyez-le sur l'oreiller paisible, reposer délicieusement sa tête, autour de laquelle s'enroule le mouchoir de nuit d'une manière si coquette.

Arnal est coquet, même lorsqu'il dort.

Arnal est endormi !

Les rires ont fermé sa paupière.

Qui donc oserait le réveiller? Troubler le repos de notre cher Arnal !

Qui ? Mais ne voyez-vous donc pas le *monsieur*, cet abominable bavard dont la loquacité ne lui laissera ni paix ni trêve !

Monsieur, vous tairez-vous ? Vous tairez-vous, monsieur?

Hélas ! le monsieur n'entend pas, il n'écoute rien ; mais en revanche il agit beaucoup, surtout il parle !

Grand Dieu ! parle-t-il, ce monsieur !

Comme un affreux cauchemar, il est là qui tyrannise sa victime.

Le voilà qui ouvre sa fenêtre.

L'infâme ! il va faire enrhumer notre joyeux ami.

Vite, monsieur, fermez cette fenêtre !

La fenêtre est fermée, c'est bien. Maintenant, taisez-vous.

Se taire ! Impossible. Parler est pour ce monsieur l'ordre du jour, et il s'acquitte trop bien de sa consigne.

De grâce, monsieur, prenez pitié du *Mari de la Dame de chœur !*

C'est mal de vous jouer ainsi du *plastron*. L'époux de madame *Galochard* vous en

conjure ; laissez-le dormir, laissez-le dormir, et il vous donnera, mon Dieu ! tout ce que vous voudrez.

Il vous donnera même sa belle montre de Bréguet, que vous voyez là-bas appendue à sa cheminée ; il vous donnera sa montre, et vous aurez raison de la prendre.

Arnal, ce meuble est inutile ; vous savez bien que chez vous on ne compte pas les heures : on les oublie, à la bonne heure ; mais les compter !

O grand Arnal ! vous savez bien le contraire. Prenez donc sa montre , monsieur, et taisez-vous, enfin.

Mais non : le monsieur a juré de passer la nuit sans dormir ; il a compris dans son serment notre ami Arnal.

Personne ne dormira donc à *Passé minuit*, et le spectateur moins que tout autre.

D'après Esculape et Gallien, rire entre-

tient la santé. Allez donc voir Arnal dans *Passé minuit*, et vous êtes sûrs de vous porter comme le Pont-Neuf, qui est cependant bien vieux !

Et voyez comme ces fidèles habitués de l'orchestre ont la mine réjouie et rebondie.

C'est qu'ils vivent dans la société d'Arnal ; c'est que chaque soir ils viennent rire et l'admirer, l'admirer et rire!

Je vous le demande, avec notre ami Arnal, comment serait-on malade d'ennui?

O Arnal ! vous êtes un grand médecin ; vous guérissez vos malades, et tuez la maladie.

Tant d'autres nourrissent la maladie et tuent les malades !



Spectateur pleurant.



CHAPITRE VII.

—

Spectateur pleurant.

Quittons le Vaudeville ; faisons nos adieux à *Passé minuit.* Vous savez comment on rit ; il me reste à vous apprendre comment on pleure.

C'est une admirable chose que le don des larmes ; aussi ne pleure pas qui veut.

Et cependant, regardez le bon spectateur ! De son mouchoir humide découle une rosée de larmes !

Comme il pleure !



Et comme ses voisins l'imitent !

Quels torrents lacrymatoires !

Ouvrez le robinet de la sensibilité, ce robinet-là ne se fermera plus.

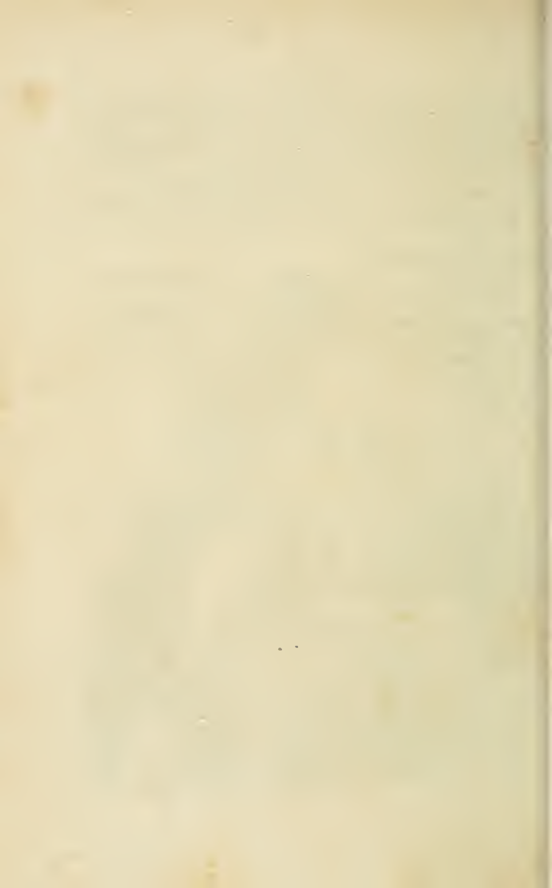
Assurément, cet honnête bourgeois ap-

partient à la rue des Lombards, ou bien au quartier des *Arcis;* à moins pourtant qu'il ne vienne de la Thébaïde du Marais.

Une telle sensibilité ne peut prendre racine qu'au Marais.

Honneur au Marais ! et votons-lui un brevet d'invention dans l'art de pleurer : il en mérite déjà un dans l'art de jouer au domino.





Spectateur dormant.



CHAPITRE VIII.

—

Spectateur dormant.

On rit au théâtre.

On y pleure.

Mais on y fait encore quelque chose...

On y dort.

Rien n'est tenace comme le sommeil du spectateur endormi ! !

Rien ne peut le réveiller.

Ni la ritournelle criarde du couplet de vaudeville, ni les *oh!* en *ut majeur* que débite l'acteur du boulevart du crime, ni la boulette classique que lance quelque *Titi*, suspendu comme une caryatide vivante aux premières places du paradis.

Ce grand personnage—nous parlons de *Titi*—témoin d'un sommeil aussi obstiné, s'obstinera, lui aussi. Que fait-il alors? Voyant que ses projectiles ne peuvent rien contre un tel dormeur, il change de tactique, en général habile. Son plan de campagne est combiné.

Le *Titi* descend du paradis au parterre, à moins que, pour aller plus vite en besogne, il ne glisse le long de quelque colonne corinthienne, comme un jeune chat qui veut jouer avec sa proie avant de la dévorer.

Voilà notre jeune aventurier maître de

la place ; il s'approche doucement de l'ennemi qui sommeille, lui prend son chapeau, qu'il place sur sa tête, sur celle de l'ennemi, et lui donne ce qu'on nomme un magnifique *renfoncement*.



A cette nouvelle attaque, si le dormeur ne s'éveille pas, c'est qu'il est incorrigible ;

alors le *Titi* s'avoue vaincu ; il regagne son poste encore plus vite qu'il ne l'a quitté. Et l'intermède est joué.

Il faut pardonner au spectateur endormi. Ce n'est pas sans peine qu'il est parvenu à goûter cette bienheureuse quiétude de l'âme. Avant de clore sa paupière, il a généreusement combattu contre l'ennui qui le gagnait; il a disputé le terrain pied à pied; il a commencé par bâiller à se démonter la mâchoire.

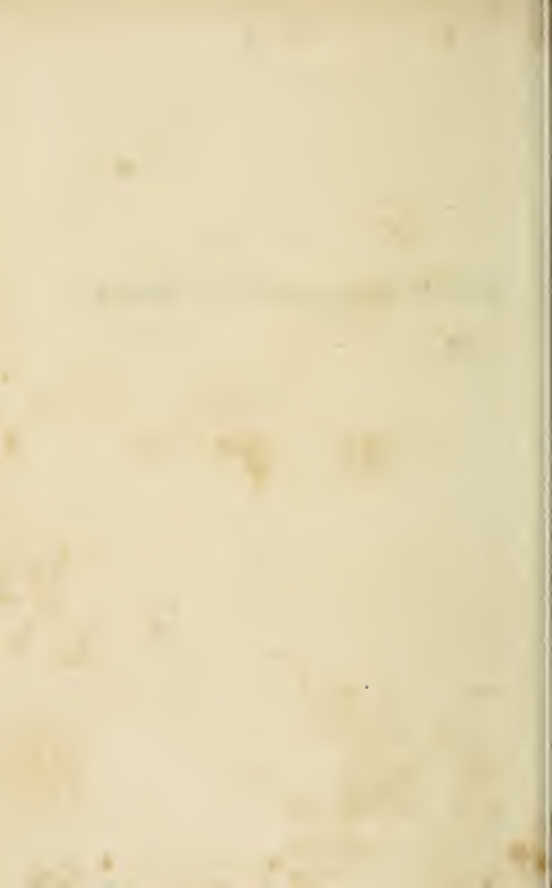


Puis il a étendu ses bras de droite à gauche ; un moment même ses voisins ont cru voir apparaître l'ombre d'un superbe télégraphe en fonctions ; enfin il s'est endormi, et il dort encore.

Je lui souhaiterais bien un sommeil *léger;* mais mon vœu serait inutile.



Spectateur désappointé. — Relâche.



CHAPITRE IX.

—

Spectateur désappointé. Relâche.

Quand le succès ne répond pas aux espérances trompées de l'auteur ; quand le spectateur, qui comptait sur une soirée charmante, a compté sans son hôte, la vengeance est toute prête, le parterre siffle.

Justice est faite ; et tout est dit.

Mais ce qui rend le spectateur furieux, ce qui empourpre son visage d'une sainte et légitime colère, c'est lorsqu'il se voit la victime de l'une de ces mystifications qui arrivent trop souvent.

Un programme magnifique et d'une hauteur démesurée a été affiché sur tous les murs de la grande ville.

Le spectateur, émerveillé des promesses de la direction, accourt en toute hâte.

Il est bureaucrate. Au lieu de quitter son bureau à six heures, il le quitte à cinq. Il avance l'heure de son dîner, pour n'être pas en retard.

Arrête ! infortuné spectateur. Où vas-tu, d'un pas si leste, d'un air si coquet? Monsieur et madame ont fait une superbe toilette de premières galeries.



Arrête! te dis-je. Aux portes du théâtre ne vois-tu pas cette *bande* perfide que vient d'y accoler une main mystérieuse?

Le doigt qui écrivait sur le mur au *Festin de Balthazar* n'était rien en comparaison de cette main, de la main qui vient d'écrire cet avis, cet abominable avis : et dites ensuite que tous les avis sont bons!

Un mot.

Trois syllabes.

Sept lettres.

C'est tout. Mais en voilà assez pour révolutionner une ville, quand dans les sept lettres réunies on trouve :

Relâche.

Abominable relâche, va !

Frais de toilette,

Course en omnibus,

Rôt brûlé pour être cuit plus vite; tout est perdu !

Et pourquoi ?

Parce qu'on fait relâche.

Eh ! messieurs les directeurs, quand ferez-vous donc relâche à vos *relâches* ?

Spectateur dépaysé.



CHAPITRE X.

Spectateur dépaysé.

« L'habitude est une seconde nature. » Si le proverbe est vrai, c'est surtout pour le spectateur. Comme le lièvre blessé qui revient mourir à son gîte, le spectateur revient toujours à *son théâtre*.

Et quand je dis *son*, ce n'est pas sans motif.

Le spectateur s'identifie avec la scène qu'il s'est choisie de préférence à toute autre.

Il aime *ses* acteurs comme un paysan aime les cloches de son village.

Il aime *ses* actrices comme un berger aime son troupeau ;

Jusqu'à *son* orchestre, dont la musique lui semble supérieure cent fois à toute autre.

Cette espèce de spectateur-là est connue sous le nom d'*habitué*.

L'habitué est un animal dont ne parlent ni Buffon ni Cuvier, et cependant il existe ; il est même assez commun. On le rencontre d'ordinaire entre la zone qui sépare l'*orchestre* du parterre.

Des voyageurs dignes de foi ont même signalé des bandes d'habitués comme ayant pris terre sur ces rives fortunées qui, sur la carte scénique, portent le nom de *coulisses*.

Je crois même que l'habitué se rencontre partout.

Mais notez bien une chose.

C'est toujours à la même place qu'il se rencontre.

L'âme de l'habitué émigrera peut-être un jour; mais de son vivant il est ennemi de toute migration.

Le rossignol n'est pas plus fidèle à son buisson printanier.

La tourterelle n'est pas plus constante dans ses amours.

Rossignol et tourterelle, l'habitué est tout cela.

Il *chante* le mérite de ses actrices.

Il aime tout dans son théêtre, jusqu'au souffleur.

Malheur à tout directeur rival qui voudrait lui *souffler* son souffleur.

Ce directeur-là aura infailliblement affaire à notre habitué.



Le spectateur *dépaysé* mérite d'autant plus de fixer notre attention, qu'il ne manque jamais d'attirer celle du parterre.

Voyez ce petit vieillard ; il est grand amateur de drames.

Cependant un sien ami est parvenu, non

sans peine, à l'*entraîner* avec lui au théâtre du Vaudeville.

Arnal donne une pièce nouvelle, lui a dit cet ami ; allons rire, allons voir Arnal.

— Et moi ? a répondu le fidèle habitué.

— Vous, mon ami. Vous pleurerez demain à *votre* théâtre ; ce soir, je veux vous voir rire au mien.

L'amateur de drames s'est laissé vaincre par l'amateur de vaudevilles ; et tous deux ont pris place à côté l'un de l'autre.

Mais alors, qu'est-il arrivé dans cette soirée mémorable ?

C'est que mon petit vieillard, dépaysé, a joué deux rôles à lui seul.

Le rôle de Jean qui pleure,

Et celui de Jean qui rit.



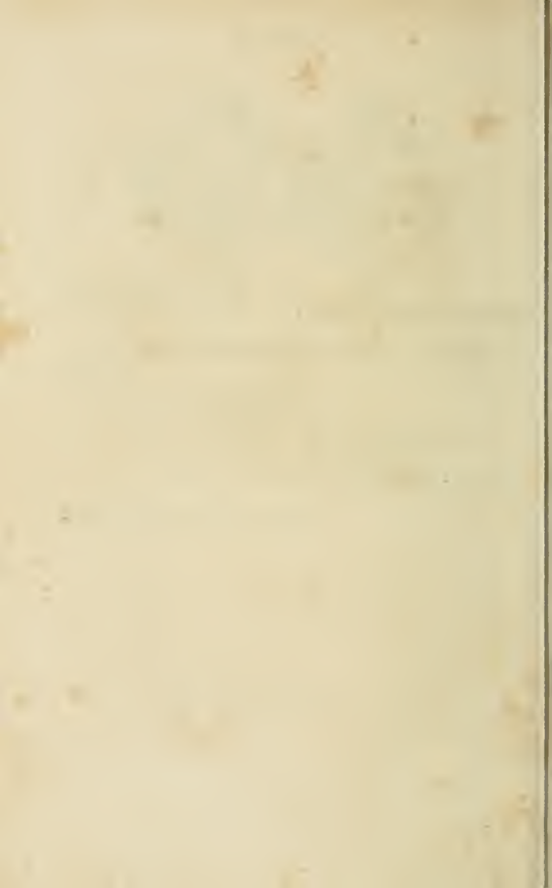
Il pleurait au souvenir de son drame de la veille.

Il riait en voyant Arnal !

O Arnal ! voilà de vos miracles !

Vous avez fait rire un *habitué* qui ne savait encore que pleurer.

Parterre, orchestre, balcon, premières loges ; parallèles.



CHAPITRE XI.

—

Parterre, orchestre, balcon, premières loges; parallèles.

De tout temps le parterre s'est érigé en juge suprême; et de ses arrêts, sans appel, dépend encore la destinée des auteurs: aussi le spectateur du parterre, qui connaît sa toute-puissance, a-t-il l'habitude de se

poser en véritable dictateur. Et quel dictateur !

La clef forée et les sifflets, voilà ses licteurs. Fut-il jamais garde consulaire plus redoutable ?

Cependant, disons-le, cette garde terrible ne l'entoure pas chaque jour ; et le parterre, toujours juste, sait fraterniser avec les bravos.

Le tout est de savoir les mériter.

L'*orchestre*, voisin du *parterre*, suit l'impulsion qu'il en reçoit.

C'est un vieillard qui reçoit l'exemple, mais le donne rarement.

Le *balcon* est d'ordinaire le rendez-vous des *amis*.

L'amitié, au théâtre, est aussi un bienfait des dieux.

C'est du *balcon* que tombe sur la scène cette pluie odorante qui bientôt doit se changer en flots de couronnes et de fleurs.

Il pleut beaucoup du balcon.

Il en pleut même des vers.

La poésie et les fleurs! double couronne que jette le balcon avec une profusion qui fait honneur à sa libéralité.

O balcon ! que de royautés sont ton ouvrage ! Pourquoi le parterre refuse-t-il souvent de les sacrer de ses mains puissantes !

Le parterre lui seul est le grand-prêtre en royauté de théâtre, et le balcon n'est à ses yeux qu'un *intrus*, enfant de bonne maison, et que font tolérer ses belles manières.

Les premières et secondes loges fraternisent assez volontiers avec le balcon.

Mais les *régions plus élevées* ne marchent que sous les lois du parterre.

On pourrait classer le spectateur en trois catégories, comme dans nos vieux états-généraux.

Le balcon représenterait la noblesse.

Les premières et secondes galeries seraient la robe et l'épée.

Dans le parterre et l'orchestre nous retrouverions le tiers-état.

Auteurs, chapeau bas devant le tiers-état ! c'est là qu'est la toute-puissance.

Spectateur aux différents théâtres.
Types variés.



CHAPITRE XII.

—

**Spectateur aux différents théâtres.
Types variés.**

Il est cent variétés de spectateurs.

Le spectateur ressemble à ce groupe de beautés dont nous parle l'auteur de l'*Art d'aimer;* beautés gracieuses, coquettes, légères, sentimentales, toutes jolies, toutes charmantes, toutes sœurs par leurs at-

traits, mais d'attraits assez variés pour qu'on ne puisse pas les confondre.

Le spectateur de l'Académie royale de musique se drape dans son manteau de mélomane, doublé d'ancien régime, moitié Jupiter et moitié *Jeune-France*. Le spectateur de la rue Lepelletier porte des gants jaunes et des bottes vernies — spectateur mythologico-Jeune-France.



Le spectateur, au Théâtre-Français, est

majestueux comme le Cid, qu'il tutoie assez volontiers. Il aime les Grecs et les Romains. Il porterait de grand cœur la toge de Brutus ou le chaperon de Louis XI—spectateur classique.

Au Théâtre-Italien, le spectateur ne jure que par *donna*, *bravo* et *bravi*.

Lablache et Tamburini sont ses dieux —spectateur dilettante.

L'Odéon, Ventadour — quand ils sont ouverts—l'Opéra-Comique, tiennent, par leurs spectateurs :

L'*Odéon*, des *Français;*

Ventadour, des *Italiens;*

L'*Opéra-Comique*, du grand opéra — doublure.

Au *Gymnase*, le spectateur vit dans le respect pour M. Scribe, père des *Colonels de l'empire*, et possesseur de plusieurs millions.

M. Scribe, après avoir doté trois à qua-

tre cents amants, tous plus heureux les uns que les autres, a fini par se doter lui-même.

Au Gymnase, spectateur à petites passions, spectateur à *l'eau de rose.*

Le spectateur du *Vaudeville* est *arnalien;* Arnal est son dieu. Quand Arnal ne sera plus, le spectateur du Vaudeville se fera athée.

Au *Palais-Royal*, le spectateur est licencieux et gastronome, et quitte Véfour pour *Déjazet.* Il jure comme *Vert-Vert* et chante comme *Frétillon*, Frétillon, cette bonne fille, enfant bien-aimée de notre ami et collaborateur Decomberousse.

Au Palais-Royal, spectateur-viveur.

Aux *Variétés*, le spectateur aimait *Madame Gibou* et *Madame Pochet;* maintenant il en tient pour Lafont et *le Chevalier de Saint-Georges*—spectateur inconstant.

Le spectateur de la *Porte-Saint-Martin* ressemble à celui de *la Gaîté.*

Celui de la Gaîté ressemble à celui de *l'Ambigu*—spectateur ultra-romantique.

Au *Cirque*, le spectateur aime, en fait de littérature, Auriol et *les Dames colonels*—spectateur *cavalcadour.*

Aux *Folies-Dramatiques,* le spectateur rit comme un *fou.*

N'oublions pas *Saint-Antoine*, réveillant l'habitant du Marais au bruit de ses grelots;

Le *Gymnase enfantin* et le *Théâtre Comte*, cet Eldorado des enfants qui ont été bien sages;

Et le *Luxembourg*, où l'on rit comme ailleurs, mieux peut-être qu'ailleurs.

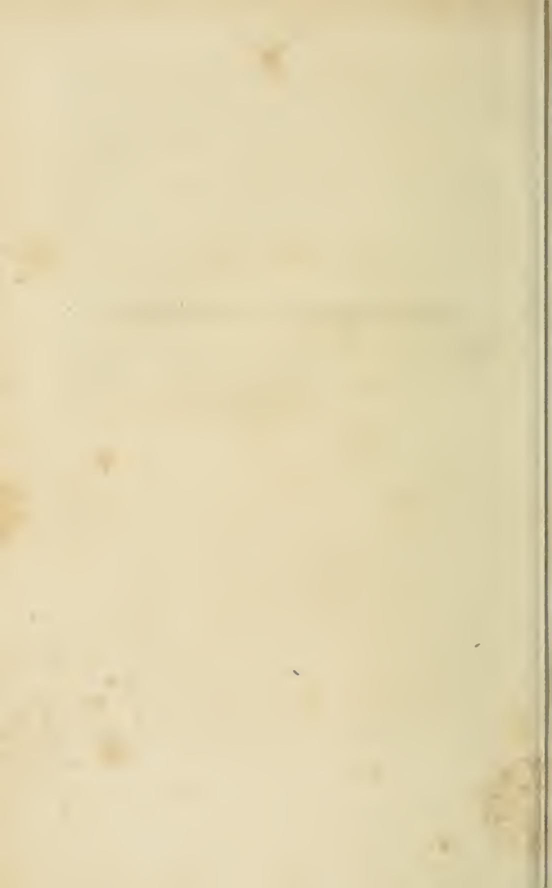
Parmi les différents types de spectateurs, n'oublions pas celui des *Théâtres de société.*

Là, le véritable *comédien* n'est pas ce-

lui qui *joue*, mais celui qui *écoute*. La politesse *veut* qu'il s'amuse; la vérité est qu'il s'ennuie—spectateur martyr.

Nous excepterons cependant le théâtre *Castellane*, où la franche gaîté est à *l'ordre du jour;* mais cet ordre est volontaire, et non une *consigne* obligée. M. le comte de Castellane est le dernier représentant de ces grands seigneurs donnant de l'or au pauvre et de la joie à leurs amis.

Physiologie de la spectatrice.



CHAPITRE XIII.

—

Physiologie de la spectatrice.

Pardon, mesdames, si votre nom ne s'est pas encore trouvé sous ma plume ; ce n'était point par oubli, je vous jure.

Dans la dernière ligne de vos charmantes lettres, vous savez résumer votre pensée la plus chère ; c'est votre *bouquet* épistolaire. Vous aussi, je vous ai réservées pour servir de *bouquet* à mon *parterre*.

M'en voudriez-vous encore? Non, n'est-ce pas ? Et si cependant je vous paraissais coupable, songez que vous n'êtes jamais si jolies que lorsque votre bouche prononce le mot *pardon*. Donc, bien vite prononcez-le, puisque vous devez y gagner, et moi aussi.

Maintenant, mesdames, je continne, et c'est à vous que je m'adresse.

Le triomphe d'un auteur sera toujours incomplet tant qu'il n'aura pas reçu la sanction féminine.

Dans les tournois, ces fêtes grandioses de nos pères, c'est la *dame de beauté* qui donnait le signal d'ouvrir la barrière aux combattants ; c'est elle qui décernait la couronne au vainqueur et sa douce pitié au vaincu : dans plusieurs de nos théâtres, cette coutume chevaleresque s'est conservée.

La *spectatrice* n'applaudit guère, ou plutôt elle n'applaudit pas du tout ; ses

mains frêles et mignonnes seraient impuissantes à produire de sonores bravos; mais si elle n'applaudit pas, c'est elle qui donne le fortuné signal.

Heureux l'auteur pour qui ce signal est donné !

« Ce que femme veut, Dieu le veut. »

Le parterre n'est pas moins obéissant que la divinité.

Toute spectatrice qui applaudit du regard ou de la pensée est une femme charmante.

La spectatrice qui *rit* paraît éblouissante de charmes aux yeux de l'auteur : c'est Hélène souriant.

La spectatrice qui *pleure* ne lui paraît pas moins intéressante : c'est Vénus éplorée.

Supposez qu'un auteur songe à se marier, et qu'il n'ait pas encore fixé son choix.

Vient le jour d'une *première représentation*.

Entourez l'auteur d'un cercle magique

composé de dix, vingt, trente beautés.

Toutes vont l'applaudir.

Dites-lui ensuite de choisir.

Il ne le pourra, il ne l'osera.

Il voudra les épouser *toutes* par reconnaissance.

La reconnaissance des auteurs est inépuisable.

Maintenant, une question.

La spectatrice qui rit est-elle plus séduisante que celle qui pleure ?



J'adore la première.

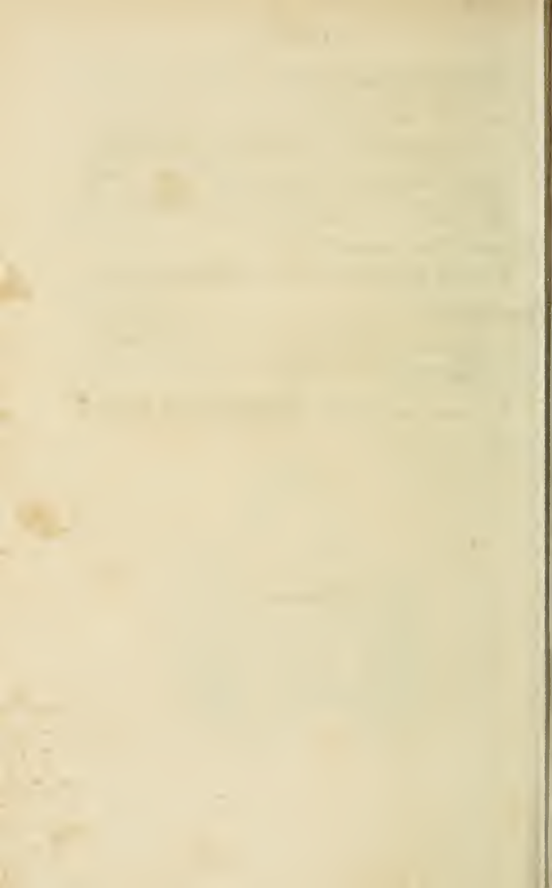
— Et la seconde ?

— La seconde, je ne l'adore pas moins. Deux cultes pour un, et c'est encore peu! Du reste, le sourire et les larmes ont chacun leur coquetterie.

Et telle femme rit parce qu'alors elle est plus belle.

Telle autre pleure parce que les larmes sont un attrait de plus.

La *spectatrice* s'évanouit, et la femme reste.



Du mouchoir, du lorgnon, de l'éventail.

Aphorismes.



CHAPITRE XIV.

—

Du mouchoir, du lorgnon, de l'éventail, Aphorismes.

La spectatrice qui rit laisse voir son sourire.

La spectatrice qui pleure déploie son mouchoir.

Celle qui croit *devoir* rougir joue de l'éventail.

La curieuse, enfin, s'arme de son lorgnon.

La première a d'ordinaire de belles dents;

La seconde, un mouchoir d'une entière blancheur.

La troisième brille par son talent à manier l'éventail.

La quatrième, enfin, celle qui regarde, sait qu'on la regardera.

La spectatrice qui *feint* de regarder à gauche regarde réellement à droite.

Il en est de même de celle qui écoute.

Charmante hypocrisie, dont personne ne songe à se plaindre ! Les voisins de gauche y gagnent, et ceux de droite n'y perdent pas : tout le monde y trouve donc son compte.

J'ai dit tout le monde.

Hélas ! si je m'étais trompé.

Jetez les yeux sur cette loge élégante ; trois personnes l'occupent ;

Deux hommes, une jeune femme.

Des deux hommes, l'un est le mari.

L'autre, je vous laisse à deviner le vrai nom qui lui appartient.

Tous deux parlent à la jeune femme.

Et tous deux elle les écoute.



Voilà ce qui s'appelle entendre des deux oreilles. Toutes les jolies femmes ont ce talent-là.

8

Si vous me demandez de ces deux messieurs lequel est celui qui est le mieux *écouté*, je vous répondrai : Devinez encore !

De la loge grillée.



CHAPITRE XV.

—

De la loge grillée.

Si la spectatrice va au théâtre pour voir et entendre, souvent aussi un *tout* autre motif l'y amène.

Je vous ai parlé du *parterre*, ce roi du théâtre ; de l'*orchestre*, son voisin.

Je vous ai montré le *balcon* en gants jaunes,

Les premières et secondes galeries en gants blancs,

Et les autres quelquefois *sans gants.*

Je ne vous ai encore rien dit de la *loge grillée.*

C'est que Crébillon fils, l'auteur du *Sopha*, pourrait seul vous en raconter l'histoire, non pas du sopha, mais de la loge grillée. Peut-être aussi, lecteur, ne connaissez-vous ni Crébillon fils, ni son *Sopha;* alors passons — à la loge grillée ! Je le veux bien. — Non pas, lecteur, non pas ! Gardez-vous d'en toucher le seuil !

L'Amour lui seul a droit de regarder à travers la serrure de cette porte.

Donc, silence ! et éloignons-nous.

Permis à vous d'éveiller l'*Amour* qui dort.

Défense à vous de troubler l'Amour qui ne dort pas !!!

Silence ! l'Amour est là ! *on n'entre pas !*





Du Spectateur en général,
et de celui de province en particulier.
Apothéose arnalienne.



CHAPITRE XVI.

—

Du spectateur en général,
et de celui de provinee en particulier.
Apothéose arnalienne.

Résumons la physiologie du spectateur en quelques lignes.

De tous les parterres, le plus débonnaire est sans contredit le parterre parisien.

Un acteur qu'il aime suffit pour lui faire oublier la maladresse des auteurs.

L'esprit est quelquefois fort maladroit.

Il n'en est pas ainsi du parterre de province.

Moins riche que Paris en talents dramatiques, il voit l'œuvre de l'auteur dans son inféconde nudité.

Que fait-il alors?

Mon Dieu! il use de son droit, il siffle!

Oui, l'audacieux! il ose siffler ce que Paris a eu la bonhomie d'applaudir. Ainsi, tel ouvrage qui croyait faire son *tour de France* se trouve arrêté et mis en fourrière dès le premier relais.

Comme un coursier généreux, il a voulu prendre le mors aux dents, et dès la première étape son sang s'est glacé dans ses veines.

Il est mort. Respect à sa cendre!

Mort! Et pourquoi est-il mort?

Si vous l'ignorez, je vais vous l'apprendre.

C'est qu'Arnal n'était pas là pour le sauver !

Arnal, ce grand médecin des œuvres à l'agonie, et que tous les docteurs du monde ne sauraient sauver, excepté Arnal.

Arnal ! ô grand saint Arnal, priez pour nous !

Oui, saint. Et pourquoi non ?

Arnal, je te le prédis, tu seras canonisé, sous le double pontificat de Duvert et de Lauzanne.

Canonisé! de ton vivant, entendons-nous! Toi mourir ! allons donc ! impossible. Quand on se nomme Arnal, on est immortel.

Vive saint Arnal!

Et *Passé minuit !*



CONCLUSION.

O rideau ! la farce est jouée. Le parterre a posé devant tes acteurs ; à *tes* acteurs maintenant à poser devant mon parterre !

TABLE DES MATIÈRES.

PHYSIOLOGIE

DU GANT.



Paris. — Imp. Schneider et Langrand, rue d'Erfurth, 1.

PHYSIOLOGIE
DU GANT

PAR

G. GUÉNOT-LECOINTE;

VIGNETTES DE LEPAULLE C.-J. TRAVIÈS, BARON, R. PELEZ,

GRAVÉES PAR PORRET.



PARIS.
DESLOGES, ÉDITEUR,
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 39.



A

l'interessante portion

du genre humain

qui met des gants

L'AUTEUR.



I.

Les Origines

RABELAIS *chaussait* ses lunettes pour trouver un homme de bien ; j'ai nettoyé les miennes, et prenant sous mon bras un parapluie des anciens jours, fidèle Achate qui m'a constamment soutenu dans les circonstances heureuses ou difficiles de ma vie, je me suis mis à parcourir les bi-

bliothèques et les quais, fouillant à droite et à gauche, explorant, comparant les textes, demandant au passé les leçons sublimes de l'histoire, et renouant presque à chaque pas le fil d'Ariane rompu aux nombreux détours du labyrinthe des étymologies et des origines dans lequel le caprice m'a lancé à la recherche du gant.



Ce n'est que depuis hier que je rends justice à la patience de ces Bénédictins des vieux âges, qui faisaient de gros livres en entassant les uns sur les autres des hémistiches et des fragments de phrases rassemblés, avec une érudition laborieuse, pour

ainsi dire divine, dans les poëmes et les annales de toutes les époques et de tous les peuples. Cependant, et c'est là une des grandes fautes des disciples de saint Benoît, ce qui prouve qu'ils étaient faits d'argile comme le reste du genre humain et que leur nature n'était pas moins périssable que la nôtre, ces intéressants religieux, qui se sont occupés de tant de choses, n'ont rien dit des gants.

Avant eux les trois premiers Ptolémées, Soter, Philadelphe et Evergète, qui surent si bien profiter des conquêtes d'Alexandre, qui bâtirent des bibliothèques, restaurèrent les lettres, firent traduire les livres de Moïse, et, en récompense de tant de génie et de travaux, eurent pour successeurs des imbéciles, ces Ptolémées, tout grands rois qu'ils étaient, ne se sont pas donné la peine de jeter quelque lumière sur le chaos historique des gants. Ils ne se doutaient pas, les glorieux fondateurs de l'école d'Alexan-

drie, que plus de deux mille ans après eux, en 1841, un inconnu, aussi peu membre du Jockey's-Club que de la société des gens de lettres, composerait, pour le bonheur de ses semblables, une PHYSIOLOGIE DU GANT.



Que l'on juge donc de ce qu'il a fallu de

talent et de persévérance pour mettre la main, au milieu de ruines ignorées, sur des choses qui n'existaient pas ; pour replanter et faire reverdir dans toutes ses branches l'arbre généalogique du gant ; en un mot, pour rendre évidente aux yeux de tous la filiation providentielle de cette partie de notre costume, depuis l'âge fabuleux d'Homère, jusqu'à la découverte de Longchamps.

La création du gant, comme celle de l'architecture de l'Inde, se perd dans la nuit des temps. Sans remonter jusqu'à la source du Cydnus ou du Nil, on se demande si bien réellement Athènes et Rome connurent l'usage des gants ; à coup sûr Lacédémone ne devait pas s'en douter : Dracon aurait condamné l'inventeur à mort, et Lycurgue, moins brutal, l'aurait réduit à la condition infamante d'ilote.

Mais est-il possible que l'Athènes d'Alcibiade et de Laïs, l'Athènes des poëtes, des

courtisanes et des chiens danois, la ville par excellence, cette Astu enfin où il y avait tant de parfumeurs pour les Héro et les Léandre, n'ait pas eu au moins un gantier?

Est-il permis d'admettre que Rome, après les victoires de Marcellus, toute pleine des richesses de Corinthe et de Syracuse, n'ait pas porté des gants?

Ce sont là, il en faut convenir, des questions qui touchent aux plus hautes sphères du socialisme.

Si, dans le congrès scientifique que ne manquera pas de susciter ce grave débat, on m'accorde voix délibérative, quoique je sois complétement étranger à l'Institut, je dirai :



J'avais pensé jusqu'à ce jour, avec le tact de bachelier ès-lettres et de linguiste qui

me caractérise, que la mode des gants n'avait jamais répandu ses bienfaits sur les peuples de l'antiquité; j'en donnais pour preuve, indépendamment de la langue écrite de la poésie et de l'histoire, — pour le peu que j'en ai lu, — la langue sculptée des monuments, telle que Barthélemy, Choiseul-Gouffier, Châteaubriand et M. Raoul-Rochette qui s'en mêle, l'ont trouvée debout, telle que nous la traduisent en images Vitruve et Vignole.

J'ai bien appris par cœur dans Homère la description du bouclier d'Achille et celle de la ceinture de Vénus, mais je n'ai vu nulle part la description d'un gant, pas même d'une mitaine.

Phidias et Praxitèle ont sculpté des marbres admirables, ce qui n'empêche pas l'Apollon du Belvédère d'être aussi dénué de gants que la Junon Matuta.

Le Musée de Naples renferme une multitude de bronzes et de bas-reliefs qui repré-

sentent toutes sortes de choses, — toutes les choses humaines, — hormis les gants.

J'en étais là de mes croyances, lorsque l'autre soir j'ai ouvert un des énormes in-folios que Diderot et d'Alembert, ces Bénédictins du dix-huitième siècle, ont fait imprimer sous le titre d'*Encyclopédie*. Quelle n'a pas été ma surprise d'y trouver écrit en très-bon français que les anciens ont eu des gants. Et non-seulement ils en ont eu, mais encore, ce qui ne laisse pas le libre arbitre de douter de l'assertion des encyclopédistes, ces gants avaient un nom plus grec vraiment que celui du prince bavarois assis à l'heure qu'il est sur le trône des Hellènes. Les gants des anciens s'appelaient *chirotèques*, dénomination qui provient de χείρ, main, et θήκη, gaîne, étui; ils étaient faits avec et sans doigts. — Nous ne savons rien du pouce.

Néanmoins, de ce qu'il a existé des chirotèques, il ne faut pas rigoureusement

conclure que l'usage en fût général ; il était au contraire fort restreint, et s'appliquait à une classe pour laquelle c'était, en quelque sorte, une marque de servitude ou de dépendance. Les paysans, les esclaves mettaient des chirotèques afin de se garantir des épines et d'accomplir avec moins de peine leurs fatigants travaux.



Ainsi portés, les chirotèques ne pouvaient, en aucun cas, devenir un objet de toilette pour les femmes de la Grèce ou de l'Italie.

A Rome, par exemple, quelle patricienne, depuis la nymphe Égérie jusqu'à Cléopâtre,

eût osé se couvrir les mains, lorsqu'on n'avait à choisir qu'entre les chirotèques des laboureurs de l'Ionie et le *ceste* des athlètes du cirque? le ceste, affreuse enveloppe contondante, réunion de lanières bardées de fer ou de plomb, qui servait aux luttes révoltantes du pugilat!

Je veux donc bien condescendre à ne point contredire Diderot. J'admets que l'Encyclopédie a raison et que j'ai tort; je reste désormais convaincu que, sous une forme ou sous une autre, le gant s'est révélé aux nations du paganisme; mais j'en profite pour tirer de la tradition un majestueux enseignement, à la manière de Bossuet, et je constate, une chirotèque dans la main droite et un ceste dans la gauche, un pied sur la paille des ilotes, l'autre dans le cirque des gladiateurs, que la noblesse du gant, comme celle des plus illustres familles du monde, lignées royales, maisons

princières, a commencé dans les derniers rangs de la société.

Après une dissertation si lumineuse, je demande à mes futurs collègues de l'Académie des inscriptions et belles-lettres la liberté de prendre mon chapeau et d'aller fumer un cigare.



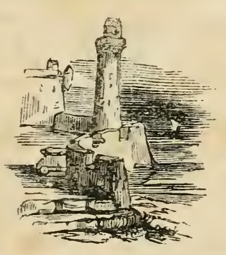
II.

Du gant postérieurement à l'ère chrétienne

Le besoin du gant s'étant fait sentir chez les Grecs et chez les Romains, le gant, avec un peu de bonne volonté, n'avait plus qu'à suivre cette pente facile du progrès sur laquelle glissent toutes les inventions et les découvertes humaines jusqu'à l'heure fatale de la décadence.

Il n'en fut pas ainsi ; des événements plus forts que le cours naturel des choses s'op-

posèrent au perfectionnement social du gant. La fondation du christianisme, les persécutions, les martyrs, les invasions réitérées des Barbares, les longues ténèbres qui pèsent sur les premiers siècles de notre ère effacèrent, pour ainsi dire, jusqu'aux dernières notions des chirotèques et du ceste.



La lumière se fit avec Charlemagne, mais ses successeurs se hâtèrent de l'éteindre ; car, moins heureux qu'Alexandre, Charlemagne ne laissa point de Ptolémées après lui pour se partager son empire, et aucun brevet d'invention ne fut demandé sous son grand règne.

Aix-la-Chapelle existait, mais le gant paille errait encore dans les limbes.

Qu'il me soit permis en cet endroit de soumettre quelques aperçus humanitaires à M. Arago, de la Chambre des députés et de l'Observatoire.



« Il y a, Monsieur, des philosophes qui prétendent que les idées sont innées ; est-ce que par hasard les inventions ne le seraient pas aussi ? Je penche à croire que la découverte des gants est moins une question de cabinet qu'une question de thermomètre. Les citoyens du pôle Nord et des monts Crapacks ont dû connaître l'onglée bien

avant les heureux habitants des beaux vallons de l'Ethiopie, et ils se seront certainement enveloppé les mains, à moins qu'ils ne les aient mises dans leurs poches, — s'ils en avaient, — pour empêcher le retour d'émotions funestes à l'hygiène.

« Nous savons à la vérité que les Grecs labouraient la terre et que les Romains se battaient à coups de poing, tandis que nous sommes dans l'ignorance la plus profonde à l'égard de ce qui se passait chez les ours de la mer Glaciale, antérieurement à la naissance de Jésus-Christ; mais je suis de votre avis, Monsieur, cela, loin de prouver que les gants n'aient pas été à la mode dans le pays des ours blancs, établit tout au plus que les Cosaques du Don n'ont jamais eu d'histoire.

— « Dans quelle partie du monde faut-il placer le berceau du gant?

« Je m'étais souvent adressé cette interrogation durant le silence laborieux de mes

nuits ; j'étudiais, les unes après les autres, toutes les cartes d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique, et quoique je n'aie inventé aucune planète, Monsieur, ou peut-être parce que je ne sais pas lire dans les étoiles, j'ai fini par résoudre ce problème comme il suit :

— « A ces degrés extrêmes de longitude et de latitude où il gèle pendant onze mois de l'année et où le gant est encore dans l'enfance. »

La chrysalide du gant, c'est le manchon.

III.

Etat civil du gant

De l'alliance intime du ceste et de la chirotèque naquit le gant français, dans les environs du douzième siècle. Enfant bâtard de deux familles plébéiennes, auquel il avait fallu près de mille ans pour venir au monde, il conquit, du premier coup, ses parchemins de noblesse. On le nomma d'abord

gantelet, et les chevaliers, instruits par les croisades, en firent une des plus importantes parties de leur armure. On le revêtit d'acier; il fut étincelant comme le casque, impénétrable comme la cuirasse.



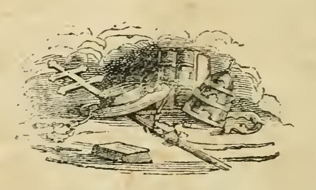
Le temporel et le spirituel, étroitement confondus au moyen âge, laissaient toute liberté au sacerdoce de se passer, quand il le voulait, le caprice des armes; il n'était pas étrange alors de voir des princes ou des seigneurs tenir en même temps l'épée et la crosse. Le *gantelet* du chevalier devint *gant*

aux mains de l'abbé ou de l'évêque, et fut une des pompes du costume dans les solennités religieuses. — Voilà donc le gant relevé de sa déchéance et glorieusement adopté par les deux ordres qui alors gouvernaient souverainement le monde : — la chevalerie et l'Église.

Toutefois les femmes ne s'en servaient pas encore, et comment, en effet, auraient-elles eu l'audace de toucher à un objet si martial et si saint? Une châtelaine qui eût pris les gants de son abbé aurait commis un sacrilége non moins énorme que si elle eût revêtu son étole.

L'Église, au moyen âge, était aussi absolue qu'égoïste. On aurait pu dire d'elle : *Ne touchez pas à la croix!* comme quelques siècles plus tard le malheureux Charles I[er] disait : *Ne touchez pas à la hache!* Les dissensions intestines qui la dévoraient n'avaient pas peu contribué à aigrir son caractère ; c'était moins une mère qu'une marâtre.

Par intervalle, on la voyait lancer contre cette pauvre société, qui, à force d'être étourdie par les papes, ne savait plus si elle devait prier Dieu sur les genoux ou sur la tête, des prédicateurs qui frappaient d'excommunication pour un péché véniel.



C'était surtout aux femmes que ces apôtres d'un genre nouveau en voulaient.

Ainsi, sous le règne de Charles V, on vit un bouledogue, affublé d'une robe de Carme, un Breton nommé Thomas Connecte, monter sur les bornes au milieu des places publiques, et déchaîner, dans son enthousiasme fanatique, des milliers de truands en guenilles contre les femmes á la mode de son temps.

L'Union américaine, dont un des états, le Connecticut, pourrait bien avoir été découvert par quelque arrière-neveu de Connecte, devrait adopter le moine pour patron de ses institutions somptuaires et de ses sociétés de tempérance, d'autant plus qu'il obtint les palmes du martyre.

Si, en effet, Thomas Connecte avait eu le bon esprit de se borner à médire des femmes, et surtout de leurs coiffures mondaines, la cour de Rome l'aurait laissé faire à sa guise; mais Connecte s'amusa à proclamer un matin, que du moment que l'on servait Dieu, on ne devait pas craindre le pape, et qu'il serait fort raisonnable de permettre le mariage aux prêtres qui croiraient en avoir besoin.

De pareilles intempérances coûtaient cher sous le règne du bon roi Charles le Sage.

Le successeur de saint Pierre fit livrer le Carme bavard à l'Inquisition, qui en fit pré-

sent au bourreau; et le bourreau, pour plaire au souverain pontife et aux inquisiteurs, et peut-être aussi pour flatter un peu Charles V, brûla Thomas Connecte comme un mauvais livre.

Dans cet âge de toutes les insensibilités, le pauvre Carme ne fut pleuré que par les femmes dont il avait toujours dit du mal ; elles n'en portèrent pas le deuil, parce que Dufresne et les élégants magasins du *Sablier* n'existaient pas encore; mais plus d'une fois elles récitèrent pour lui dans le secret de leur cœur un *Ave Maria*.

Ce trait manque au poëme méritoire de Legouvé.

IV

Le droit du seigneur.

QUELQUES auteurs, qui mériteraient comme Hérodote le titre d'*historiens de la fable*, n'ont aucun scrupule d'attribuer au quatorzième siècle la gloire de l'importation du gant en France ; ces auteurs-là se trompent, et leur anachronisme est une preuve qu'ils n'ont jamais porté de gants ou qu'ils ont oublié de faire leur droit.

Les monuments de la jurisprudence ne permettent pas d'ignorer que, dès la fin du douzième siècle, les gantiers, doués du libre usage de la raison et organisés en corporation régulière, étaient visibles à l'œil nu. A défaut de l'histoire, les archives des greffes en font foi.

Parti de haut, le gant fut, pendant de longues années, fidèle aux promesses de son



baptême. — Les chevaliers, qui le considéraient comme la plus noble fraction de leur

armure, se faisaient représenter par lui dans les demandes de cartel ou de tournoi.

Ici, à notre musée d'artillerie, à côté de l'épée de François Ier, qui nous a valu tant de coups d'épée dans l'air lors du mariage de M. Anatole de Démidoff avec la princesse de Montfort, le cicérone officiel vous montre, moyennant vingt sous, le gantelet de Bayard, et peut-être, pour cinquante centimes de plus, découvrirait-il, en cherchant avec soin, un gant issu de la succession du connétable Duguesclin et acheté la veille à la salle des commissaires-priseurs. — A Paris, les émotions historiques dépendent du prix qu'on y veut mettre.

A force de voir les chevaliers s'enorgueillir de leur gantelet, les prêtres dire la messe, prêcher contre le schisme et confesser les pénitentes avec des gants, les comtes et les barons *terriers*, comme les appellent, dans leur jargon tudesque, Léo, Raümer et les docteurs de la philoso-

phique Allemagne, n'eurent point de repos que le gant ne fût pour quelque chose dans leurs affaires : — de là, la naissance d'un droit du seigneur que M. Creuzé de Lesser n'a point chanté ; aussi M. Creuzé de Lesser, tout préfet qu'il était devenu sur ses vieux jours, en est-il mort de dépit.

Tout à l'heure je me suis souvenu, en parlant des comtes *terriers*, que depuis longtemps j'avais à écrire à ces Messieurs du Sceau des titres dont M. le duc de Marmier m'a donné l'adresse.

Voici ce que j'ai à dire à ces inutiles surnuméraires :



« Je ne suis pas noble, Messieurs du

Sceau, mais j'ai grande envie de le devenir; c'est au point que si j'avais eu l'honneur d'être contemporain de Louis XV, et que ce gracieux monarque m'eût refusé la satisfaction de *monter dans ses carrosses*, je me serais déguisé en laquais afin de goûter l'ineffable joie de grimper par derrière.

« Cet aveu, Messieurs du Sceau, vous donne la mesure du zèle que j'ai mis à pénétrer les mystères fourchus de la science héraldique et du blason.

« Je m'explique à merveille la noblesse des empereurs, des rois, des princes, des ducs, des comtes, des barons, des chevaliers et même des écuyers; c'est un de ces titres-là que je prendrais si j'avais à choisir; — mais ni le grec, ni le latin, ni Virgile, ni l'historien Josèphe, ni les œuvres cochinchinoises de mon ami Albéric Second, ni le patois du pays de Liége ne me donnent la définition précise du titre de *marquis*.

« Je sais bien qu'il y a en France un coin de terre que l'on nomme la Marche ; il y a aussi les Marches dans le duché de Luxembourg; le titre *marchio* des vieilles chartes ne dérive pas d'ailleurs, mais enfin, pourquoi ne l'a-t-on point francisé plus tôt?

« Quand Napoléon reconstruisit la noblesse en France, il affubla Fontanes de cette étiquette de *marquis ;* n'était-ce pas pour se moquer du respectable académicien?

« Quoi qu'il en soit, je ne pardonnerai jamais à Voltaire, qui se brouillait avec les rois et dédiait des tragédies à leurs maîtresses, d'avoir voulu faire ériger en marquisat son beau domaine de Ferney.

« Je vois bien poindre le nom de marquis au commencement de l'histoire moderne ; j'ai même d'assez sérieux motifs de croire qu'il nous est venu du Saint-Empire, mais je n'en sais pas davantage.

« Le premier marquis a été Charles-Quint, le dernier M. de Bièvre.

« M. de Bièvre et Charles-Quint étaient d'autant mieux marquis que l'un et l'autre ils excellaient dans le calembour.

« Il est possible que je me trompe, Messieurs du Sceau, et que les marquis ne soient pas moins nobles que les chevaux de race de M. le comte de Cambis ; mais vous aurez droit à mon éternelle gratitude, s'il vous plaît de me faire tenir une réponse à cette question d'*être ou de ne pas être*, par l'entremise de M. le marquis de Las Marismas. »

Messieurs du Sceau ne me répondront pas ; c'est un droit de seigneur dont ils abusent avec aussi peu de remords que les seigneurs d'autrefois abusaient de leur droit de gant.

Qu'était-ce donc que ce droit?

Lisez Marculphe, Richelet et M. Aubert ; ouvrez le *Traité du franc-alleu* de Galant, à l'article IV, où il est parlé de la

coutume de Lorris ; feuilletez la *Somme* de Boutillier, et vous y verrez que le droit de gant, aussi ancien que le monde, consistait, à ces époques primitives, en une faible somme due au maître à chaque mutation de domaine ou de locataire. Les gants étaient une reconnaissance de l'investiture accordée par le propriétaire ancien à l'acquéreur nouveau. Le vassal donnait des gants à son suzerain pour se conserver ses bonnes grâces.

Depuis les noms ont changé, non pas les choses.

A l'époque solennelle de leur mariage, nos grand'mères réclamaient toujours leurs *épingles*, et si la coutume des épingles est à peu près tombée en désuétude aujourd'hui, c'est que les mots ne manquent pas dans notre langue que l'on accuse d'être pauvre, et que depuis le ministère du 11 octobre et le fameux vaisseau de juillet depuis nos victoires d'Afrique et les boudjous, on a rem-

placé les épingles par une expression bien plus significative : — *le pot-de-vin*.

C'est le nerf de l'intrigue, des places, des ministères et des ambassades ; le pot-de-vin fait et défait les marchés, et donne, quand il lui plaît, aux entrepreneurs de grandes et sublimes leçons. Le pot-de-vin règne et gouverne, il trône dans les régions de l'infini, bien au-dessus des grands pouvoirs de l'État. Au bout d'un pont, d'un obélisque, d'une borne fontaine, d'une ligne d'omnibus, il y a un pot-de-vin. — Et tout au bout de la mauvaise littérature, où l'ont relégué sans miséricorde les balais de la critique, il y a un poëme de M. Barbier, *le Pot-de-vin*, qui mériterait d'être jeté à l'eau.

O Richelet ! ô Galant ! et vous aussi Ducange, et vous, estimable Marculphe, combien il était petit et vulgaire votre droit seigneurial des gants, en comparaison du pot-de-vin dont le régime constitutionnel a doté notre dix-neuvième siècle ! Vous vous

êtes frotté les mains, vous avez sauté de joie sur votre fauteuil de cuir, Marculphe vénéré, le jour où vous avez découvert dans le *Roman de la Rose* l'endroit où la châtelaine,



dont la parure n'est plus de mode, attend avec impatience l'époque d'un cadeau :

Vienne, dit-elle, a point aux gants !

Et le chevalier courtois lui répond :

Aux gants, dame, ains vous le dis sans lobe
Que vous aurez mantel et robe.

Eh bien ! mon vieux Marculphe, si le bon Dieu vous permettait de revenir au monde en compagnie du doux poëte Jehan de Meun, demain les Glycères du quartier Saint Georges, moins discrètes que la pâle amoureuse du *Roman de la Rose*, vous demanderaient, entre deux longs baisers, un double louis — *pour acheter des gants*.



V.

Les Boutiquiers.

MAINTENANT remontons le fleuve plus ou moins trouble de l'histoire, jusqu'à l'époque chevaleresque des croisades et au grand règne de Philippe-Auguste. Le vainqueur de Bouvines, qui avait inauguré sa puissance en chassant du royaume les Juifs et les comédiens ; ce monarque qui, par ses nombreuses victoires, a conquis une place importante dans nos annales ; pour

lequel c'était un jeu de battre les Anglais et de mettre les Sarrazins en déroute, qui se croisait d'aussi bonne grâce qu'il prenait la ville d'Acre, ce glorieux prince comprit tout l'avantage qu'il y avait de propager l'usage des gants en France.

Les plus anciens statuts relatifs à la communauté des gantiers de Paris datent de l'an 1190; ils furent peut-être signés par Philippe-Auguste en Palestine, et je ne serais pas surpris que ce précédent historique ait engagé Napoléon à rendre à Moscou le décret qui gouverne encore à présent les destinées de la Comédie-Française.

Ces statuts furent confirmés en 1357 par le roi Jean, et comme le roi Jean avait perdu la bataille de Poitiers le 19 septembre 1356, et qu'à la suite de cette défaite il avait été emmené prisonnier en Angleterre, où il resta quatre ans, j'en conclus que c'est à Londres que fut octroyée la sanction à l'édit de Philippe-Auguste.

Jean, qui était un prince follement amoureux du luxe, et qui de plus, s'il faut en croire



quelques historiens, s'était pris d'une passion romanesque pour une Anglaise, Jean avait bien le droit, ne pouvant plus gouverner son peuple, de faire savoir aux gantiers qu'il était toujours leur souverain légitime.

Après un siècle et demi environ de *statu quo*, la communauté gantière devint un des corps les plus puissants du royaume. Quel prince en effet mieux que Henri III posse-

dait les qualités nécessaires pour faire briller dans tout son lustre cette célèbre corporation ? Les états de Blois, par suite de la guerre contre les Huguenots, avaient fait de la France un vaste champ de bataille ; le traité de Nérac en 1580 remplaça les abus



de la guerre par les débordements non moins

funestes d'une paix oisive qui abandonna les destinées de la France au bon plaisir des favoris. Au milieu des orgies et des fêtes de la cour, Henri III signa, le 27 juillet 1582, la charte définitive des gantiers, sur les genoux d'une de ses maîtresses.

La charte de Henri III accordait à ces boutiquiers le titre de *maîtres et marchands gantiers parfumeurs.*

Il leur était permis de confectionner et de vendre toutes sortes de gants et de mitaines en peaux ou en étoffe.

Le métier avait ses différents grades que l'on ne franchissait pas aisément. L'Allemagne conserve encore ces vieilles coutumes intactes.

Ainsi, dans la corporation des gantiers, il fallait avoir fait quatre ans d'apprentissage pour s'intituler *aspirant.*

On servait pendant trois années les maîtres comme *compagnon*. Et enfin, après ces épreuves, on produisait son *chef-d'œuvre.*

Toutefois les fils de *maîtres*, exempts de ces préliminaires, étaient admis sur simple *expérience*.

Les veuves pouvaient tenir boutique et faire travailler à leur compte ; mais il leur était défendu d'avoir des *apprentis !*

Avec quel discernement le législateur avait agi en cette circonstance ! Il était défendu aux veuves d'avoir des apprentis, parce que les veuves n'étaient pas obligées d'hériter du talent de leurs défunts, et qu'en outre, dans tous les siècles et sous tous les gouvernements, les veuves ont été plus ou moins consolables.

Il paraît néanmoins, et ceci est un fait très-grave pour l'histoire, que l'on avait des mœurs au temps de Henri III.

La position faite aux gantiers par la charte de 1582 était trop belle pour qu'ils n'en abusassent pas, et comme depuis Henri III jusqu'à Louis XIV le luxe avait toujours été croissant, et que les gantiers employaient

tous les moyens imaginables d'augmenter leur vente et d'écouler leurs marchandises, parcourant la capitale et les alentours, allant tenter à domicile les mignonnes et les coquettes, l'article 25 des nouveaux statuts du mois de mars 1656 leur enjoignit de ne plus vendre leurs marchandises de *ganterie* que dans leurs boutiques, et leur intima défense expresse de colporter ou de faire colporter leurs gants par la ville et dans les faubourgs de Paris, sous peine d'amende.

La communauté des gantiers avait pour prononcer sur ses affaires intérieures quatre jurés, dont les deux plus anciens sortaient de charge tous les ans : deux autres jurés étaient élus à leur place, en présence du procureur du roi au Châtelet.

La communauté des gantiers, les jurés, le Châtelet, les procureurs, tout a disparu !

Ainsi va le monde, on change les noms, mais on laisse subsister les choses.

Nous n'en voulons qu'aux mots.

Nos pères ont démoli la Bastille : nous, leurs enfants, nous construisons sans relâche des pénitentiers, qui ne sont pas autre chose que des bastilles. On rase d'un côté, on élève de l'autre : c'est une façon de dévorer les finances dont notre époque éclairée peut revendiquer la découverte. Nous avons planté une colonne, là où se dressaient il y a un demi-siècle de grosses tours et des ponts-levis rouillés ; deux pas plus loin, la prison de la Roquette étale dans les prairies son architecture d'hier.

Je plains la Bastille, car la Bastille est une innocente prison qui a expié les crimes des lettres de cachet.

Depuis 93, on n'a pas plus épargné les hommes que les pierres de taille.

A cette même place où fut le Châtelet, des marchands de vin vendent leur poison bleu, et des ravaudeuses étalent leurs guenilles au soleil.

On a supprimé les maîtrises, mais nous jouissons des bienfaits du système décimal.

Les communautés ont péri dans la grande débâcle de la Constituante, mais les coalitions contemporaines ont fait sentir la nécessité de rétablir les prudhommes.

Je ne sais si les étudiants de la Chaumière valent mieux que les clercs de la Basoche, mais les avoués d'aujourd'hui rendraient des points aux procureurs d'autrefois.

Et à l'heure qu'il est, moyennant une patente qui ne porte profit qu'au fisc, le dernier industriel venu se livre, sous la surveillance des sergents de ville et la protection des gendarmes, au monstrueux commerce des gants à 29 sous !



VI.

Une idée, s'il vous plait!

Je promenais ma rêverie par les boulevards et les foyers de spectacles.

Cette maudite Physiologie, tantôt marchait devant moi, tantôt me suivait à la piste. Pareille à la fantastique cavale de Lénor, elle m'entraînait à travers les champs de l'inconnu ; meurtri, contusionné, hors

d'haleine, je lui demandais grâce ! et la Physiologie damnée galopait plus rapide, bourdonnant à mon oreille son diabolique refrain : — « Hop ! hop ! les phrases vont vite ! »

Parfois je me sentais aller à de profondes défaillances, ou je me prenais à réfléchir que quand mon petit livre serait terminé je n'aurais rien fait.

L'un viendrait me dire : — « Vous avez oublié ceci ! » l'autre : — « Vous avez eu tort d'écrire cela ! »

J'ai toujours remarqué que les amis et les bons conseils ne manquent jamais, lorsqu'on n'a plus besoin ni de bons conseils ni d'amis.

Je me suis donc bravement mis en quête d'idées. J'ai fait subir un interrogatoire à tous les gens de lettres de ma connaissance qui ont eu le malheur de se trouver sur mon passage, ou qui ont le bon goût de ne point demeurer au-dessus du cinquième étage.

J'ai demandé à Jules Sandeau :

— « Ne savez-vous rien du gant? »

J'ai écrit à Théophile Gautier :

— « N'êtes-vous point partisan des mitaines? »

L'autre soir, rencontrant Roger de Beauvoir sous le péristyle de l'Opéra, je me suis pendu à son bras, en lui disant :

— « Je ne vous lâche pas, mon féal, que vous ne m'ayez raconté une histoire où il soit question d'une paire de gants. »

Et Sandeau, Gautier, Roger de Beauvoir m'ont répondu :

— « Nous faisons des romans, des feuilletons, des vaudevilles, nous publions des nouvelles ou des vers dans *la Sylphide*, ce noble album du grand monde, mais nous nous abstenons des physiologies; adressez-vous aux modistes ou aux marchands de peaux de lapin. »

Enfin l'avouerai-je? j'ai failli recommencer mon testament, déshériter ma famille et me brouiller avec tous mes collatéraux,

non pas à propos de bottes, mais, ce qui est bien plus grave, à propos de gants.

Un marquis qui a beaucoup vu, beaucoup voyagé, beaucoup lu, avait rapporté d'Italie un vieux livre sur les costumes du genre humain, depuis la feuille de vigne d'Adam et d'Ève, jusqu'au tricorne de Charles XII : que de données précieuses j'aurais découvertes là dedans ! mais la fatalité s'en mêle,



mon marquis vénitien a fait cadeau de son livre à une comtesse normande, et la com-

tesse normande bat la campagne à l'heure qu'il est, ou cueille des liserons dans ses bois.

Et si par hasard, au prochain hiver, les beaux yeux noirs de la comtesse s'arrêtent sur la PHYSIOLOGIE DU GANT, la noble dame se plaindra du ton frivole de l'auteur qui ne l'instruit pas et qui ne l'amuse guère !

Comme si, madame la comtesse, vous n'étiez pas plus coupable que moi d'emporter un elzevir caduque dans votre manoir, lorsque déjà vous savez par cœur les douces chansons des oiseaux qui vous éveillent, lorsque vous avez les solitudes ombreuses de votre parc, votre lac qui rappelle Como, et les pâquerettes blanches de votre pelouse qui embaument vos petits pieds le soir !

Cependant j'ai besoin d'une idée, de plusieurs idées ; à quel expédient recourir en pareille occurrence? Si, au pis aller, la poésie me venait en aide ! Mais je fouille en vain, hélas ! la itérature et l'histoire. Depuis

François Desportes, le poëte mignon de Henri III, jusqu'à M. de Parny, il s'est fabriqué des milliards de vers, et dans toutes ces stances, ces lignes, ces bouts rimés, on ne dit pas un mot du gant.



J'ai confié mes chagrins et ma misère à mon ami Piéry; et mon ami Piéry, véritable comte de Saint-Germain, qui traverse les événements et les années avec une éternelle jeunesse d'esprit et de corps, s'est moqué de moi comme il se moque de tout le monde.

Catulle a chanté sur la lyre éolienne le passereau de Lesbie.

M. de Maurepas a célébré les fleurs de madame de Pompadour, et son madrigal lui a coûté cher.

François I[er] a confié ses chagrins d'amour à un vitrail du palais de Fontainebleau, et l'on connaît plus généralement sa douce épigramme contre les femmes, que son quatrain tant soit peu reine de Navarre sur Agnès Sorel.

Louis XV, avant de rouler sous la table dans un souper à Trianon, a improvisé ce couplet philosophique, dans lequel il se montre aussi grand poëte que bon époux :

Il n'eut qu'une femme avec lui.
Encor c'était la sienne ;
Ici je vois celles d'autrui,
Et ne vois pas la mienne.

Louis XVIII ira à la postérité sur les quatre rimes du fameux quatrain de l'éventail que les mémoires secrets ont voulu attri-

buer à Lemierre, sous prétexte que le comte de Provence avait assez fait pour la royauté et pour la gloire en octroyant la Charte :

> Au milieu des chaleurs extrêmes,
> Heureux d'amuser vos loisirs,
> Je pourrai près de vous ramener les Zéphyrs,
> Les Amours y viendront d'eux-mêmes.

Et tandis que des moineaux, des courtisanes et des éventails onI ainsi trouvé leur Homère, le gant, cette miniature de la femme ; le gant, qui allie l'amoureux parfum de la fleur au souvenir passionné de la boucle de cheveux ; le gant, qui tant de fois a résumé tout un passé, révélé tout un avenir, le gant n'a pas fait éclore un seul Anacréon !

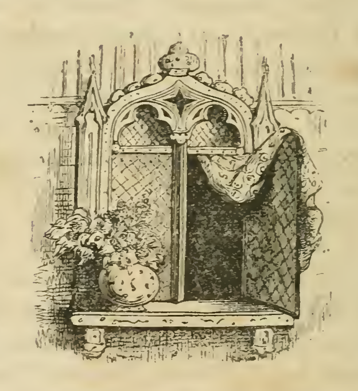
A quoi donc ont servi et Desportes, et Racan, et Chaulieu, et Lafare, et le cardinal Pierre de Bernis, et le chevalier de Boufflers ? Quels services, je le demande, ont rendus à l'humanité et à la galanterie française Dorat,

Parny, Vigée, Piis, M. de Montesquiou, les petits poëtes d'hier et d'aujourd'hui, M. Baour-Lormian, M. Ancelot, M. Bignan, M. Jules de Rességuier, M. Léon de Vailly et M. Belmontet, qui a chanté tous les gouvernements et toutes les gloires de la France, et dont la muse gasconne, au rebours de celle de Virgile, n'a pas voulu descendre à d'aussi petites choses que les gants, — peut-être parce qu'elle n'en porte pas cette Muse au grand pied !

Il m'eût été doux de vous offrir en cet endroit, ô mes lectrices rêveuses ! un bouquet de vers bien épanouis, un rondeau semé de violettes et de myosotis. Mais je ne suis pas poëte, et les poëtes se sont tus !

Et sans doute, pendant longtemps encore, la France, qui depuis des siècles éprouve le besoin d'un poëme épique exempt de défauts, demandera en vain un sonnet sur les gants.

J'ai donc tourné le dos à la poésie et à l'histoire, et ouvrant par hasard un cours de botanique, j'y ai lu :



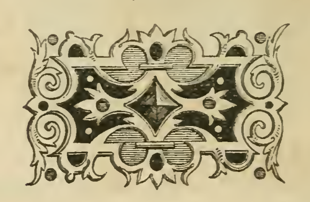
« Il existe une plante à laquelle Linné a donné une foule de noms baroques ; ses fleurs digitées sont d'un rouge pourpre ; elle est bisannuelle et croît dans les lieux argileux et stériles de diverses contrées de la France. Elle atteint vers la seconde année une hau-

teur de quatre pieds. Sa tige est arrondie, velue ; ses feuilles alternes, ovales et lancéolées, grisâtres en dessous, dentées et pétiolées. Les fleurs de cette plante, grandes et belles, sont disposées le long d'un épi terminal et accompagnées d'une foliole ; elles sont supportées par un pédoncule velu, ainsi que le calice qui est denté et lobulé. La magnifique corolle de cette fleur est en forme de cloche, ventrue, purpurine et tigrée, elle renferme quatre étamines avec des anthères réniformes.

« Cette fleur a reçu le nom de digitale pourprée, *digitalis purpurea.* »

Alphonse Karr ferait un charmant chapitre là-dessus. Les paysans, que le continuel spectacle de la nature rend souvent poëtes à leur insu, ont baptisé la digitale d'un nom bien plus doux que celui de Linné : les belles fleurs rouges de cette plante sont pour eux *les gants de Notre-Dame.*

En 1785, le docteur Withering vanta la digitale comme un médicament héroïque contre l'hydropisie. Remercions Dieu d'avoir fait naître le docteur Withering dans le dix-huitième siècle ; s'il avait eu le malheur de venir au monde cent ans plus tôt, le Musée du Louvre ne posséderait peut-être pas la *Femme hydropique* de Gérard Dow.



VII.

Tableaux d'intérieur.

Ne nous y trompons pas, s'il vous plaît, il y a gants et gants. — La confusion serait ici une irréparable catastrophe. Ainsi le gant à 3 francs est le modèle, le prototype du genre, tandis que le gant à 29 sous est la caricature.

On fait les gants en fil, en coton, en soie ou en laine; cette fabrication, qui

n'exige que de prosaïques métiers à bras, a été abandonnée à l'intelligence généralement étroite des bonnetiers.

Le gant de peau est le gant artiste. Celui-là se taille dans les nobles dépouilles du chamois, de la chèvre, du mouton, de l'agneau, du daim, de l'élan, du cerf ou du chien caniche.

Plusieurs villes de France partagent, avec Paris, l'honneur de fabriquer des gants ; Chaumont, Privas et Grenoble lui disputent héroïquement la palme.

Nous mettons nos gants avec une superbe indifférence sans songer aux préparations, aux métamorphoses et aux travaux sans nombre qu'a subis ce fragment de peau glacée avant de prendre la forme de nos doigts ; et vous ne vous doutez pas, dédaigneux consommateurs, du nombre incalculable de mains par lesquelles il a passé avant d'arriver dans les vôtres !

Écoutez-moi donc maintenant, ô puissants flâneurs du monde ! Instruisez-vous, vous tous qui usez les choses de la terre !



Ces peaux de chèvre, d'agneau et de chien caniche dont nous parlions tout à l'heure, on va d'abord les choisir chez le mégissier, après quoi on les dégrossit ou on les *pare*, afin de leur donner partout une égale épaisseur ; puis on les range en raison de leur nature et de l'espèce de gants qu'elles sont destinées à former.

Ces peaux humectées au moyen d'une

brosse trempée dans l'eau, s'entassent les unes sur les autres, et restent, pendant une heure environ, roulées par douzaines, dans cet état de moiteur.

L'humidité a pour but de leur donner une souplesse qui permette plus facilement l'*étirage* qu'on leur fait subir de tous les côtés sur le bord d'une table.

Un ouvrier dépèce alors la peau débordée, la divise en deux, si elle peut contenir deux sujets, et donne, à coups de ciseau, une première forme très-grossière à ces gants qu'il pose par douzaines devant lui, mettant sur chacun d'eux un pouce également ébauché qu'il a pris dans un coin perdu de la peau, ou, à défaut, dans un autre morceau,

Ce travail réclame impérieusement chez le géomètre qui en est chargé une sûreté astronomique de coup d'œil et de coup de ciseau.

Les peaux ainsi préparées portent le nom d'*étavillons* et passent à un autre ou-

vrier qui leur fait subir le *dolage*. Qu'est-ce que le dolage? Une manœuvre fort délicate qui consiste à enlever avec un couteau de forme particulière, à la peau fortement tendue sur un marbre, assez de chair pour la rendre également mince et souple dans toutes ses parties.

Après l'opération du dolage, un neuvième ou dixième ouvrier s'empare des étavillons qu'il presse à tour de bras dans une serviette mouillée, puis il les *dresse*, c'est-à-dire il leur imprime le caractère qu'ils doivent avoir, en les *étirant* sur sa table, de façon à ce qu'il n'y ait pas de couture droite du côté du pouce, et en les *ébarbant* avant de les empiler sur une planche et de les exposer à une faible pression.

Un autre grand homme *raffile* les gants : c'est lui qui enlève la place où se pose le pouce, taille chaque doigt à la longueur convenable et en arrondit les bouts.

Un dernier ouvrier, et celui-là c'est l'ar-

tiste, le maître à tous, le sculpteur, le Pygmalion qui polit l'œuvre *ad unguem*, achève la seconde façon en garnissant le gant de toutes les pièces nécessaires; il coupe les *fourchettes* placées entre les doigts, et les *carreaux*, ou petits losanges cousus au bas des fourchettes afin de donner aux doigts l'ampleur suffisante.

Entrons à présent dans un autre ordre d'idées et de travaux, car nous ne sommes pas au bout, et, proportion gardée, la construction d'une paire de gants est aussi longue que celle d'une cathédrale.

Les gants coupés et préparés, comme on vient de le voir, sont remis à la *brodeuse*, puis à la *couseuse*. Mais ici prenons garde, le feu couve sous la cendre, l'émeute est peut-être à notre porte.

J'ai à rendre compte d'une crise.

Pendant longtemps la couture des gants nous a ramenés aux premiers siècles de la barbarie. — De gros points sans régula-

rité ni mesure ; — des piqûres sauvages et diagonales, — dénaturaient presque toujours ces chefs-d'œuvre de peau, si péniblement élaborés par de courageux artistes.

Le travail étant plus long, était en conséquence plus coûteux.

Sur ces entrefaites, les Anglais inventèrent une mécanique, — les Anglais ont tout inventé excepté la poudre, — une mécanique au moyen de laquelle la couture se faisait mieux et plus vite.

Ce fut le principe d'une concurrence ruineuse pour nous. La Grande-Bretagne vendait ses gants à trente pour cent au-dessous des nôtres. L'industrie gantière n'avait plus qu'à mourir, lorsqu'en 1825, deux Français, MM. Lunel et Boudard, dont les noms devraient être inscrits sur les tables d'or du Panthéon, importèrent en France cette mécanique providentielle, ce miraculeux *cousoir*.

Cette découverte reposait sur la pointe d'une aiguille.

Imaginez-vous moins que rien, une sorte d'étau en bois, dont l'une des mâchoires mobiles s'éloigne et s'approche à volonté; ces deux mâchoires étant légèrement cannelées, laissent sur la peau des empreintes superficielles, et l'ouvrière, qui n'a plus qu'à placer son aiguille dans chacune de ces cannelures, est toujours certaine de faire ses points à égale distance.

Le cousoir, qui a obtenu droit de cité à Paris, dès le premier jour de son importation, éprouve encore beaucoup de peines à se naturaliser dans la province. Les couseuses de Quimperlé et de Paimbœuf ont formé contre lui, sans trop savoir pourquoi, une ligue du Mal-Public qui aboutit tout simplement à ganter d'une manière affreuse nos conseillers de préfecture, Mais tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes

puisque les femmes de ces dignes officiers municipaux ne s'en plaignent pas.

Toutefois ce n'est que quand la brodeuse a fini, que la *couseuse* commence. Depuis quelques vingt ans, les attributions de la bro-



deuse ont été considérablement restreintes.

Nos trisaïeules portaient des gants de satin ou de velours, conséquence naturelle des *loups* à cette excellente époque des pastels, de la poudre, des talons rouges et

des puffs. — Le gant de velours se brodait de mille manières.

Plus tard, cette exubérance de l'ornement ne fut même pas abandonnée pour le gant de peau ; on le couvrait de broderies de toutes nuances; on y multipliait les fleurs, les chiffres ou les arabesques ; une brodeuse était alors une personne considérable ! —Aujourd'hui, c'est à peine s'il reste un souvenir de ce prestige.

Les rois et les brodeuses s'en vont !

La société s'abaisse sous le niveau démocratique.

La naissance, la gloire, le génie, — c'est l'argent.

Tous les gants sont égaux, devant une pièce de cent sous !



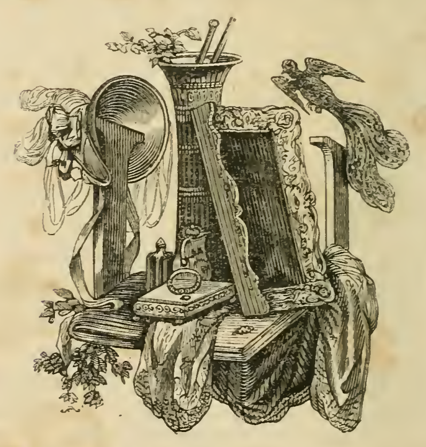
VIII.

Les Gants-Mayer.

Si le gant occupe aujourd'hui une place importante dans la toilette des femmes, n'en accusez ni la marchande de modes, ni le tailleur, ni le conseil des ministres, ni même le Préfet de police.

Il n'est rien de commun entre le gant et les ordonnances municipales.

Depuis le commencement de ce siècle, il faut bien l'avouer, le gant n'avait joué qu'un rôle très-mesquin dans nos mœurs; on en parlait à peine, et c'était dans la coquetterie un accessoire indispensable, il



est vrai, mais dont on ne s'occupait guère plus que des grandes utilités et des confidentes du Théâtre-Français.

Sur ces entrefaites, le Dieu du goût, qui a eu Voltaire pour premier fidèle, suscita un homme qui devait, par ses améliorations et ses découvertes, révolutionner le monde de la ganterie.

Il obtint d'abord un brevet d'invention de dix années.

Je ne ferai pas la généalogie de cet homme: peu importe qu'il ait eu d'illustres aïeux, puisque cet homme, à l'exemple du maréchal Lefebvre, est lui-même un ancêtre.

On le nomme Mayer.

Mayer, gantier plein de grâce, le succès est avec vous; vous êtes célèbre entre tous vos confrères.

Ce n'est pas votre faute si le monde entier ne se gante pas à l'heure qu'il est; mais tot ou tard vos gants réaliseront la sainte alliance des peuples: d'un pôle à l'autre on chantera en chœur, et dans tous les idiomes :

Peuples, formons une sainte alliance
Et donnons-nous des gants.

J'aime en effet, ô Mayer, vos gants mi-longs boutonnés, qui emprisonnent d'une manière si délicate la main et le poignet. — Je tombe en extase devant ces garnitures exquises dont vous les embellissez, tantôt appelant à votre aide le satin, le velours, le ruban ou la dentelle; d'autres fois, arrangeant l'argent et l'or en royales torsades qu'accompagnent des glands où brillent la soie et le métal merveilleusement confondus.

A la campagne, sur les vertes pelouses ou sous les ormes séculaires, je retrouve vos mitaines de peau de Suède, qui préservent des ardeurs du soleil les bras potelés de nos douces amies.

Dans les soirées, aux théâtres, dans les bals, nous revoyons ces jolis bras, ô Mayer, toujours protégés, toujours embellis par vos gants lacés dont les formes séduisantes

n'ont certes pas besoin pour plaire des ornements et des fantaisies sans nombre dont vous les entourez.



Grâce à vous, le choix d'une paire de gants est désormais une question de coquetterie qui mérite autant qu'on y réfléchisse que le choix d'une coiffure ou d'une robe.

Les cours de Russie, de Belgique, de

Naples, vous ont envoyé des ambassadeurs, tout puissant Mayer !

Vous êtes, ô Mayer ! le gantier des rois : les destinées de l'Europe tiennent à un coup de vos ciseaux ; — la paix et le bonheur du monde sont entre vos mains !



IX.

Esquisses de mœurs

BOULEVERSEZ les deux hémisphères, élevez des autels aux communistes, donnez des millions, des terres et des châteaux aux phalanstériens, tendez les bras à toutes les utopies, ouvrez la porte à tous les fous qui se proclament les saint Jean-Baptiste de la révolution sociale, brûlez ce que vous

avez adoré, baisez à deux genoux ce que vous avez jeté au feu, restaurez la loi agraire, canonisez les Gracches, réhabilitez les émeutes du mont Aventin, cherchez à force de perturbations à résoudre cet absurde problème de l'égalité humaine; — si, pareil au juste d'Horace, vous restez debout au milieu des ruines matérielles et intellectuelles dont vous aurez jonché le sol, — si la barbe inculte d'un républicain ne vous fait pas peur, — si le frac doctrinaire d'un sergent de ville est pour vous sans appas; — je vous l'affirme, le premier moraliste venu rebâtira la France détruite, numérotera ses quatre-vingt-six départements et les classes diverses qui les peuplent, à l'inspection des gants épars çà et là, à la surface des décombres.

Le gant est un symbole.

Cette mitaine dont la peau glacée exhale un suave parfum de benjoin ou de mous-

seline est le dernier vestige d'une duchesse, peut-être d'une descendante de la princesse de Lamballe ou de la marquise de Créquy.



Ce gros gant de daim surmonté d'une haute manchette en peau de buffle a appartenu à un gendarme mort dans la rue Planche-Mibray pour la défense du Code civil.

Cet autre gant d'une grosseur antédiluvienne est celui d'un maître d'escrime.

Ce filet de soie noire auprès duquel flotte encore un petit ruban de satin, a retenu dans ses mailles les doigts blancs et effilés d'une pensionnaire de seize ans qui, au dernier bal de la Liste civile de Charles X, est morte d'un galop de Musard.

Respect à cette façon de sac tricoté qui offre des analogies frappantes avec un bas de laine et que surmonte une lisière de mille nuances embellie de frisures vertes; respect! car c'est le gant d'un travailleur, d'un Français qui fut marchand de salade ou négociant en cantaloups.

Ce gant paille, mignon, mais souillé de vin de Champagne, d'où vient-il? — C'est le gant d'une danseuse tombée au champ d'honneur; — il a été retrouvé dans une salade de homard.

Faut-il vous dire que ce gant de fil d'Écosse a fait les délices d'une bourgeoise de la rue Saint-Denis? Faut-il vous répéter

que ce gant à 29 sous qui, sous sa peau épaisse et ses couleurs indécises, se donne des allures de gentilhomme, est le sublime du genre à la Chaumière et chez M. Mabille?

Ne savez-vous pas que l'égoutier a des gants qui se coupent dans de vieilles tiges de botte? et que le gant de coton est en grand honneur chez les familles nombreuses, parce qu'il se transmet de père en fils, d'aîné en cadet, et se lave comme les chemises ?

Voltaire fait dire à Omar :

> Les mortels sont égaux, ce n'est pas la naissance,
> C'est la seule vertu qui fait leur différence.

Voltaire, j'en suis fâché pour lui, Voltaire ne jouissait pas alors de tout son bon sens; il parlait le langage de la Fable ; en d'autres termes, il articulait des mensonges.

Cette maxime sur les mortels qui n'est pas neuve, et qui est fausse, m'en a in-

spiré une autre sur les gants, que je soumets aux consommateurs de bonne foi :

> Les gants sont inégaux, ce n'est pas l'apparence,
> C'est seulement le prix qui fait leur différence.

Et à l'avantage d'être exacts, mes vers, a moi, joignent celui d'être ornés de deux rimes excessivement riches.

Si le gant à 29 sous n'existait pas, il serait inutile de l'inventer. N'avons-nous point le gant à 19 sous, qu'on ne peut ni essayer ni même ouvrir, et qui se fabrique tout simplement avec de vieux gants de réforme que l'on teint en noir, en bistre ou en ocre?

N'avons-nous pas encore les gants en peau de lapin, dits *mouffles*, apanage inaliénable des pères enrhumés, qu'ils aient ou non des fils saltimbanques?

Mais de ce que j'ai proclamé plus haut l'égalité des gants devant une pièce de cent sous.

il n'en résulte pas que je sois ici en contradiction avec moi-même.

Tous les Français sont égaux devant la Charte, — la Charte de Louis XVIII ou la Charte de 1830, on a le choix ; — s'ensuit-il qu'ils soient égaux ailleurs ?

La base de la société actuelle, ce n'est ni la Déclaration des droits de l'homme, ni l'abolition du droit d'aînesse, ni le système électoral, ni le régime conservateur ; pour trouver la racine de nos institutions, il faut descendre, ou plutôt, il faut remonter jusqu'à nos gants.

C'est le gantier du coin qui nous délivre un brevet de duc et pair ou de porteur d'eau.



La Providence nous donne l'esprit ; l'étude nous mène à la science ; le gant seul indique le rang que nous occupons sur l'échelle de Jacob.

La vertu n'est pas toujours la ligne droite pour arriver aux places : une paire de gants jaunes achetée à propos et chaussée de même, équivaut bien souvent au mulet chargé d'or de Philippe, roi de Macédoine.

Mais il ne suffit pas d'avoir des gants, il faut encore les savoir mettre ; un gant mal mis n'est comparable qu'à un habit troué aux coudes. — Donc, vous prenez votre gant et vous ployez extérieurement en deux et sur elle-même la partie destinée à couvrir le dessus de la main ; puis vous introduisez vos quatre doigts à l'entrée des doigts correspondants du gant, et de l'autre main, poussant jusqu'à la paume, vous les faites couler en vous gardant de leur imprimer le moindre pli, car les plis restent et causent un tort grave au lustre de la peau. Les

quatre doigts ainsi introduits, c'est le tour du pouce que vous insinuez avec les mêmes précautions; alors vous assujettissez une dernière fois les doigts et le pouce, les ongles marquent partout. Il ne reste qu'à abaisser sur la main la partie du gant que vous aviez relevée d'abord, le gant est mis: — boutonnez-le.

Avant d'essayer des gants, il faut se bien pénétrer de cet axiome géométrique dont les femmes en général feignent de ne se point souvenir; à savoir que le contenant est toujours plus grand que le contenu

La couleur des gants est un indice presque certain des mœurs intimes de leur propriétaire. Les nuances vertes, sang de bœuf, violette, ponceau, exercent un charme infini sur les merveilleuses de la province. — Les teintes marron, olive, bleu-barbeau sont particulièrement recherchées par les femmes qui se donnent une paire de gants

tous les six mois. — Les célibataires et les veuves affectionnent la feuille morte.

Au fait, je ne connais guère que deux couleurs : le gant blanc ou paille et le gant noir.

Le besoin du gant noir se fait de moins en moins sentir, les commissaires de police l'ayant beaucoup déconsidéré.

L'hymen ne peut pas plus se passer de gants blancs que de fleurs d'oranger.

Découvrons-nous donc devant le gant paille; n'ayons des mains que pour lui, ce compagnon fidèle de nos courses au Bois, de nos promenades aux Tuileries, de nos conquêtes au théâtre, de nos succès dans les salons. Le gant paille, je le répète, est l'expression la plus avancée de la civilisation moderne.

En effet, le gant a envahi toutes les classes ; la littérature elle-même, cette pauvre littérature que vous êtes bien surpris de rencontrer là, a dû payer son tribut comme les autres.

Le vicomte Charles de Launay tient en grande estime les gants Mayer, ces gants mi-longs qui se boutonnent ou qui se lacent, et qui font les délices de l'impératrice de Russie et de la princesse Olga.

Mlle Doze, qui a une main d'albâtre et un bras grec, se dispense autant que possible de mettre des gants ; c'est là une tradition de l'ancienne monarchie et de Mme Alexandre Dumas, dont le bras et la main ont exercé avant son mariage le talent des statuaires et des mouleurs.

Je sais une autre main souvent dégantée, toujours blanche, potelée, ornée d'un signe, — et quel signe ! — La femme est brune, divinement pâle, des yeux noirs, des cheveux noirs, des sourcils et des cils d'Andalouse, une bouche petite et rose comme celle des vierges de Léonard de Vinci.

Est-ce une cantatrice italienne, une dame d'honneur de Marie Christine, ou une danseuse allemande ?

C'est moins et plus que tout cela, — c'est la femme d'un directeur de spectacle.

M. Eugène Sue est le représentant le plus fidèle de la chevalerie de l'Étoile Polaire et de l'aristocratie du gant jaune.

M. Honoré de Balzac, seigneur des Jardies, en dépit de son titre et de son blason d'arrière-petit-neveu de la belle demoiselle d'Entragues, professe un rare mépris pour les gants, de quelque couleur qu'ils soient.

M. Jules Janin met des gants quand il y pense.

M. Xavier Marmier, en commémoration des succès qu'il a obtenus dans le Nord, ne porte que des gants de Suède.

Enfin le gant est ici-bas l'essence souveraine de toute chose. — Au théâtre, c'est une ressource dont l'on use et l'on abuse avec aussi peu de ménagement que des escaliers dérobés et des oncles d'Amérique : — dans le monde, c'est souvent le premier mot d'une aventure, et c'est quelquefois

le dernier chapitre d'un adultère ou d'un roman.



La fleur se fane ; la femme se ride ; le gant se flétrit.

Gants, femmes et fleurs s'épanouissent et meurent sur la même tige !

X.

Simples histoires

N'AI-JE pas déjà écrit que le gant jouait un grand rôle dans nos mœurs, dans nos annales et jusque dans notre grammaire? Journellement nous entendons répéter autour de nous : — Cet employé des pompes funèbres *se donne les gants* d'une bonne action : ce vaudevilliste se donne les gants d'un succès. Audacieuse métaphore! Les

vaudevillistes se donner des gants, eux qui vont toujours les mains nues, trop heureux quand ils n'ont pas les pieds dans le même état !

En langage plus vulgaire, on dit encore : — *Je suis enganté* de ce tableau, de ce bijou, de cette personne.



Pour le surplus, j'engage les lecteurs à consulter le *Dictionnaire de l'Académie*, que Voltaire a commencé et que M. Villemain n'a pas fini.

La question des mœurs, à propos de mitaines, a été traitée à fond : il n'y a pas jusqu'au Vaudeville, ce théâtre des bonnes et des mauvaises maximes, qui ne nous ait donné, il y a cinq ou six ans, un petit acte fort comique intitulé : *les Gants Jaunes.*

Passons aux histoires.



Longtemps avant que le calembour par demande et par réponse fleurît dans nos

petits journaux de France, l'illustre, le jovial M. Romieu, aujourd'hui homme d'État, maître des requêtes, que sais-je? préfet de la Dordogne, avait découvert l'immense parti que l'on pouvait tirer de ces innocents rébus qui laissent loin derrière eux et le *Phœdon* et les dialogues de Lucien.

— Savez-vous, demandait M. Romieu dans ses jours de bonne humeur, qui étaient fréquents, au premier portier venu ; savez-vous, brave homme, pourquoi les Carthaginois portaient des gants ?

Le portier ouvrait les yeux et la bouche, ne répondait rien, mais tirait, comme si c'eût été son cordon sacramentel, le dernier cheveu qui ornait sa nuque.

— Eh bien, concierge, disait alors M. Romieu, les Carthaginois portaient des gants parce qu'ils craignaient *l'air aux mains.*

Qu'en dites-vous, Brutus, Cassius, et vous toutes, les ombres sévères des derniers Romains?



Les Gantois qui n'ont jamais été au delà du faubourg Saint-Pierre se persuadent que leur ville est plus grande que Paris ; l'amour-propre national a produit bien des sottises, celle-là n'est pas une des moindres: d'autant plus que l'opinion patriotique des Gantois repose sur un jeu de mots de Charles-Quint.

Ce magnanime empereur était né à Gand, comme on sait, mais par hasard et à l'heure où sa mère Jeanne-la-Folle y pensait le moins. La cité n'est donc pas plus responsable de cet événement que le prince.

Les historiens, ces bavards et ces menteurs, qui s'entendent si rarement entre eux, sont néanmoins d'accord sur ce point, que Charles-Quint portait une affection toute particulière à la ville de Gand, ce qui ne l'empêcha pas de la châtier en 1539 d'une façon assez peu paternelle.

Je veux donc croire que ce fut à la suite de la trève de Nice, après avoir obtenu de François Ier un sauf conduit qui lui permit de traverser la France et sa capitale, que Charles-Quint, de retour dans les gras pâturages de la Flandre, déposant un instant sa colère, prononça ce calembour à jamais fameux :

— Je mettrais Paris dans mon *Gand !*

Gand, au seizième siècle, était peut-être plus grand que Paris; mais depuis, mon Dieu! il s'est démeublé, tandis que chez nous la population va croissant toujours. Gand renferme dans ses murs de vastes plaines où les épis jaunissent quand n'y fleurit pas

la luzerne, et des faubourgs qui feraient honte à des sous-préfectures. Pour mettre un terme aux empiétements de Paris qui ne cessait de s'étendre aux quatre points cardinaux de la banlieue, les édiles de la Chambre des députés et des archontes du Luxembourg viennent de l'enfermer stratégiquement dans une enceinte continue, en lui criant comme Dieu à la mer :

— Tu n'iras pas plus loin !

Le mot de l'empereur Charles-Quint me semble moins digne de sa gloire que la réponse qu'il adressa presque dans le même temps à son chevaleresque rival François Ier.

Le roi de France, lassé de la mauvaise foi d'un adversaire qui ne se faisait aucun scrupule de rompre les traités et de manquer à sa parole, jeta le gant à Charles-Quint, lui offrant de terminer à eux deux une guerre qui épuisait leurs sujets.

L'empereur d'Allemagne répondit :

— Ce serait le comble de la démence qu'un duel entre deux souverains qui peuvent faire battre pour eux des millions de soldats !



Une présidente de ce temps aimable de mouches et de ruelles, où l'on croyait encore aux présidentes, avait légué à sa petite-nièce une mitaine de Ninon de Lenclos, avec recommandation de lui vouer un culte d'amour et de respect.

Hélas ! c'était le dernier vestige de la co-

quetterie et des grâces de Ninon ; pauvre Ninon !

La mitaine s'est perdue dans un déménagement.



Dernièrement un magistrat de la province visitait les catacombes ; le cicerone, avec une indifférence de fossoyeur, lui montra sur son passage quelques ossements jetés dans un coin.

— Voilà, lui dit-il d'une voix sourde, ce qui reste de Ninon de Lenclos !

Alors le magistrat, songeant à ce grand siècle qui avait adoré Ninon et auquel il n'avait pas eu le bonheur d'appartenir, laissa tomber de ses lèvres, comme une pelletée de terre sur un cercueil, cet aphorisme de restaurateur que depuis deux mille ans la circonstance rendait pour la première fois lugubre :

Tarde venientibus ossa.

Un disciple de Santeuil a essayé de réunir dans un distique la pensée du poëte latin et le souvenir de Ninon :

Pulchra fui et juvenis; nunc quæ sit forma videte!
Maturato opus est : tarde venientibus ossa.

Voici la traduction de ce distique, par un homme qui n'en fait pas son métier :

Jadis Ninon fut belle. En ce lieu de repos,
Passant venu trop tard, tu n'as plus que ses os!



Je ne connais pas d'*enfant terrible* aussi indiscret qu'un gant.

Un de nos amis se présente l'autre jour chez son tuteur, fonctionnaire vertueux qui ne s'est point marié pour mieux servir l'État, et qui croit sincèrement avoir perdu sa journée lorsqu'il n'a pas placé quelque part une leçon de morale.

Un valet de chambre fait entrer l'importun pupille dans le cabinet de travail, et annonce qu'il va prévenir son maître. Trois minutes écoulées, le serviteur revient :

— Monsieur, dit-il, ne peut recevoir, on lui pose en ce moment les sangsues....

Et notre ami venait de découvrir, sur un des fauteuils de satin bleu, un petit gant de femme dont le doux parfum arrivait jusqu'à lui.

Le gant était encore tiède !



J'ai lu dans je ne sais quelle histoire d'Angleterre que, sous le triste règne d'Élisabeth, un gentilhomme avait été condamné

à avoir la tête tranchée. Le cas se compliquant de circonstances aggravantes, le pauvre lord dut en outre subir l'amputation du poignet.

Un premier coup de hache abattit la main du patient ; mais, avant qu'un second eût fait tomber sa tête, le supplicié, ramassant sur l'échafaud sa main sanglante, la jeta au peuple en disant d'une voix pleine à la fois d'ironie et de douleur :

— Voici un des gants de la reine Élisabeth !



L'abbé de Choisy, dont l'histoire est si étrange, qui fut tour à tour femme, cheva-

lier de ruelle, puis prêtre; qui accompagna M. de Forbin dans son ambassade auprès du roi de Siam; qui dévora son patrimoine et n'en eut qu'un regret, celui de ne le pouvoir manger une seconde fois; l'abbé de Choisy, qui mit un terme à toutes ses folies en rédigeant le *Journal de l'Académie française,* y raconte le trait suivant :

Un juge faisait lever la main à un teinturier pour prêter serment, et comme les teinturiers ont ordinairement les mains noires, il lui dit :

— Mon ami, ôtez votre gant.

— Monsieur, répliqua le teinturier, mettez vos lunettes.



Ceci me rappelle qu'il était autrefois défendu aux juges royaux de siéger les mains gantées ; et qu'en 1757, du temps même de Diderot, il fallait être habillé par le Roolf d'alors, avec toute l'élégance, le goût et la richesse que le Roolf d'aujourd'hui a introduits dans nos môdes, — avoir une canne ou une cravache digne de Verdier, — et de



plus ôter ses gants pour entrer dans les grandes et dans les petites écuries du roi.

Pourquoi les juges ne pouvaient-ils avoir des gants? Pourquoi les grands seigneurs, à

l'instar des palefreniers, devaient-ils déposer les leurs, lorsqu'il leur prenait fantaisie de rendre visite aux chevaux et aux carrosses de leur souverain ?



Je l'ignore.

L'étiquette est un dogme, et le dogme ne s'explique pas.



Une des principales curiosités de Bruxelles après le faro et le *Manneken-Pis*, est le palais du prince d'Orange, grand parallé-

logramme de pierre bleu à pilastres blancs qui avoisine le Parc, véritable construction moscovite, qui, à toute heure du jour, fait honte à la chétive demeure du roi Léopold.

Après les événements de 1830, les états généraux des Pays-Bas votèrent l'hommage de ce palais au prince d'Orange, aujourd'hui Guillaume II, en reconnaissance de sa belle conduite à Waterloo, où il fut blessé en cet endroit de la plaine où s'élève maintenant le lion anglais.

En 1830, le prince ne put emporter son palais, qui fut mis en séquestre, et les touristes, les désœuvrés, les ennuyés et les flaneurs des quatre parties du monde furent admis à le visiter moyennant trente ou quarante sous préalablement donnés au concierge.

Pendant les trois ou quatre premières années, le palais était exploré de haut en bas, de part en part ; on escaladait les greniers ;

on s'égarait dans les cuisines, on s'enfonçait dans les caves, les grands et les petits appartements étaient fouillés avec une curiosité et un instinct de commissaire de police.

Ce que l'on admirait le plus alors, il m'en souvient, ce n'étaient ni les splendides parquets en bois des îles, ni la salle de bal, ni toutes les richesses d'or, de bronze, de marbre et de lapis-lazuli envoyées du fond de la Russie à Bruxelles; ce n'étaient pas non plus les toiles de Raphaël, de Van Dyck et de Memling, ni les tentures de velours, ni les tapisseries, ni les glaces. — Les salons de réception et les galeries étaient traversés à la course; mais on se disputait avec un fanatisme sans exemple l'entrée du boudoir et de la chambre à coucher de la princesse.

A peine au seuil de la chambre à coucher, on étudiait, dans ses moindres détails, le lit, fort ordinaire d'ailleurs, tendu

en quinze-seize bleu comme toute la pièce, et le plus beau parleur du groupe ne manquait jamais d'expliquer que le chiffre A. P., brodé dans un écusson sur le couvre-pied de dentelle, voulait dire ANNA PAULOWNA, nom de la princesse d'Orange, fille de l'empereur Paul.

Dans le boudoir qui touche à la chambre à coucher, on remarquait sur la cheminée de marbre blanc différents objets de travail, et sur un guéridon, près de la causeuse où la princesse avait l'habitude de s'asseoir, un gant blanc précipitamment ôté, et que, dans le trouble du départ, la royale grande-duchesse n'avait pas eu le temps de remettre!

Qu'est devenu ce gant, souvenir d'un grand désastre, et qu'il était difficile de regarder sans qu'une larme vînt mouiller la paupière? précieuse relique qu'adoraient dans le secret de leur cœur les amis du prince Guillaume d'Orange.

Aujourd'hui la chambre à coucher et le boudoir sont rigoureusement interdits aux profanes. — Aucune influence, pas même celle du roi, ne fait tomber leur porte.

En 1838, Alexandre Dumas et M. Van Praet, secrétaire de S. M. Léopold, n'ont pu en forcer le passage.

Pourtant quelle sentimentale *impression de voyage* n'aurait pas manqué d'écrire Al. Dumas sur le gant de son altesse impériale et royale Anna Paulowna, princesse d'Orange, à l'heure qu'il est reine de Hollande et grande-duchesse de Luxembourg !

XI.

Maximes consolantes.

Le bourgeois de la rue Saint-Denis *porte des gants*; le lion du faubourg Saint-Honoré ou de la Chaussée-d'Antin *se gante*.



On reconnaît la distinction d'un homme à la nuance de ses gants ; comme autrefois

on devinait l'amour d'un chevalier à ses couleurs.



Il y a moins de grains de sable au fond de la Méditerranée que de gants sales à la surface du globe.



La sandale est la négation absolue du gant : les va-nu-pieds de tous les temps et de tous les pays n'ont jamais imaginé que leurs mains dussent être plus à couvert que leurs orteils.



C'est surtout en matière de gants que tout ce qui révèle une économie est vulgaire.

Un gant décrassé ressemble à un dîner réchauffé : il ne vaut jamais rien.



Dites-moi, brune rêveuse, comment vous vous gantez, et je vous dirai qui vous êtes.



Dans un temps comme celui-ci où les figures pâles sont les plus belles, la fraîcheur que doit surtout rechercher une femme est celle de ses gants.

Un homme sans gants me produit l'effet d'une maison sans fenêtres.



L'invention des gants n'a pas été moins utile au bonheur du genre humain que la découverte du bifteck.



Le style c'est l'homme ; la femme c'est le gant.



Chez nos vertueux grands oncles, une paire de gants durait aussi longtemps qu'une paire de culottes ; aujourd'hui les gants vivent ce que vivent les serments d'amour et les roses.

Le luxe en fait de gants se réduit à une question d'horloge, de chevaux ou de maîtresses : plus on en change, plus on est considéré.



Une femme qui nettoie ses gants lit les romans de M. Paul de Kock, et a les mains rouges.



Il y a des gens à Paris dont on peut estimer la fortune ou les dettes d'après la note de leur gantier.



Il est évident que Dieu, en nous créant malins et vaudevillistes, ne nous a donné des mains que pour qu'elles fussent gantées.

Le gant voile souvent la main à propos ; il l'embellit toujours.



Il ne suffit pas qu'un gant soit glacé, il faut encore qu'il soit frais.



La véritable Lorette aime mieux se passer d'un dîner que d'une paire de gants.



M. de Balzac a dit : — la main n'a point d'âge. Cet axiome n'est qu'à moitié vrai : — la main n'a point d'âge — lorsqu'elle est gantée.

XII.

Exegi monumentum.



E trancherai, ne vous en déplaise, de l'Olympio et de l'Horace. Je veux de mes propres mains m'élever un monument de bronze, ou tout au moins une statuette en plâtre, que je ferai vendre chez Susse à côté des saints et des châtelaines d'Antonin Moine.

Assez de gens en ce monde se vantent d'être les artisans de leur fortune ; pourquoi n'y en aurait-il pas quelques-uns qui se feraient gloire d'être les ouvriers de leur réputation ?

Il y a cent ans que M. Joliot de Crébillon a donné ce sublime exemple en s'écriant dans son discours de réception à l'Académie, discours entièrement écrit en vers :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée !

Peut-être trouvera-t-on singulier que j'aie consacré mes loisirs à une œuvre aussi peu sérieuse que celle-ci.

Je rappellerai que l'enjouement a toujours distingué les grands hommes, sur quelque bâton de l'échelle sociale qu'ils se soient perchés : empereurs, rois, histrions, gantiers ou poëtes.

Aristophane aurait été à coup sûr un excellent collaborateur de M. Scribe.

Auguste, Vespasien, Trajan, Adrien, Aurélien, étaient, au dire d'un historien de l'époque, de fort joyeux compères : — *Erant dictis jocularibus festivissimi.*

Jules-César, qui n'a pas écrit que ses *Commentaires*, avait rassemblé un recueil des bons mots et des propos aimables de ses contemporains les plus illustres : Cicéron, Pollion, Caton, Lucullus et autres hommes d'État et robustes mangeurs.



Louis XI, n'étant encore que dauphin et

retiré chez le bon duc de Bourgogne, égayait de ses contes, tant soit peu égrillards, les solitudes du château de Gennapes.

Henri III, qui unissait étroitement dans ses amours Dieu et les femmes, disait son chapelet de *têtes de mort* non-seulement le long des rues, mais il le marmottait encore jusque dans ses parties de débauche, et le nommait en riant le *fouet de ses grandes haquenées.*

On sait par cœur les histoires galantes de Louis XII, de François Ier et de Henri IV, et nos grands-pères se souviennent des aventures du comte d'Artois.

Montesquieu se reposait de l'*Esprit des Lois* en rêvant les douces fantaisies du *Temple de Gnide.*

Charles de Saint-Denis, seigneur de Saint-Évremond, retiré à Londres, qu'il ne voulut plus quitter à cause de la loupe monstrueuse qui lui était venue entre les deux sourcils, a composé pour son portrait, son

buste ou son tombeau, ce quatrain rempli d'une philosophie anacréontique :

> Je suis peu sévère, mais sage ;
> Philosophe, mais amoureux.
> Mon art est de me rendre heureux ;
> J'y réussis ; en faut-il davantage ?

Un prédécesseur et un rival dangereux de Carême, est M. Montucla, qui appartient à la république exacte des savants par son *Histoire des mathématiques*, et à la friande tribu des tournebroches par son *Dictionnaire de géographie gourmande.*

Enfin, pour ne plus choisir qu'un exemple entre beaucoup d'autres, l'un des plus graves et des plus célèbres professeurs de l'École de Droit, M. Berriat Saint-Prix, que vous rencontrez sur les quais ou dans les paisibles allées du Luxembourg, poudré à frimas, avec la culotte courte, le mollet rebondi et le bas de soie des petits abbés du dernier siècle, M. Berriat Saint-Prix est

l'auteur d'un roman qui compte presque autant de volumes que la *Clarisse* de Richardson.

Brillat-Savarin servant d'excuse traditionnelle à tous les physiologistes, je n'en parlerai point.

Ce n'en est pas moins un travail de Sisyphe que l'enfantement d'une physiologie. La physiologie est très-facile en projet ; c'est une charmante petite ombre qui incessamment vous tend les bras et vous berce. Cherchez-vous à l'étreindre, la douce apparition échappe à vos embrassements, comme l'âme du père Anchise aux pieuses caresses d'Énée :

> Ter conatus ibi collo dare brachia circum :
> Ter frustra comprensa manus effugit imago.

Je partage tout à fait les idées de M. de Balzac écrivant dans l'introduction de sa *Physiologie du Mariage* :

« Ainsi tant que l'auteur s'interdisait de penser au livre qu'il voulait faire, le livre

se trouvait écrit partout. — Il en trouvait une page sur le lit d'un malade ; une autre sur le canapé d'un boudoir. Les regards des femmes, quand elles tournoyaient emportées par une walse, lui jetaient des pensées ; un geste, une parole fécondaient son cerveau dédaigneux.

« Le jour où il dit : — Cet ouvrage qui m'obsède se fera !. . — tout a fui... »

La Physiologie du Gant m'a donné le cauchemar pendant six semaines ; mes insomnies étaient abominables ; mon oreiller était rembourré de gants à dix-neuf sous !

La médecine est venue à mon secours, et quoique le docteur Debout, phrénologiste distingué, ne soit pas homéopathe, il m'a ordonné pour tout remède de combattre le mal par le mal.

J'ai pris la plume, et, en composant ce livre, je me suis guéri du même coup de mes vilains songes et de la rage de fabriquer des physiologies.

XIII.

Adieu

N-TRENTE-DEUX, va-t'en ! — Je ne te dédierai pas l'invocation qu'Horace adressait au navire portant son ami Virgile aux rivages grecs :

On me prendrait pour un rédacteur du *Constitutionnel*.

Que m'importe que l'Iapyga te soit ou non propice ; ce n'est pas à l'Adriatique que je confie tes feuillets timides : les tristes

Hyades s'en feraient des papillotes et le Notus me rirait au nez.



Tu m'as coûté plus de soins que tu n'es gros, mon petit livre, et cette paternité difficile ne m'encourage guère à t'aimer.

Va donc au hasard, à l'aventure, à la grâce du Dieu des gens de lettres, Dieu sournois et malingre, qui met rarement le nez à sa lucarne pour savoir comment on se comporte dans son bas monde.

Tu connais l'Odyssée de ces jeunes mendiants piémontais, qui, au premier rayon de soleil qui fait fondre les pics neigeux, descendent de leur montagne de Parme dans les vertes prairies de France. — Je te sourirai peut-être si tu réussis; — je ne pleurerai certes pas à ton convoi, si tu succombes.

Dans ce monde où tu vas te perdre, des fortunes diverses t'attendent.

Si tu échois aux mains d'une jeune fille, remplis son âme du suave parfum des fleurs, du chant des oiseaux lorsque point l'aube, du murmure de la fontaine qui bruit entre les lys humides et les cailloux d'or.

Si le vent du soir te porte là-bas, dans ce noble château qui s'abrite derrière les chênes et les ormes hospitaliers, qu'une douce voix te lise, que des bouches roses sourient, tandis que du fond de la vallée, entre les teintes mourantes du jour et les premiers voiles de la nuit, la lune, majestueuse reine

a la longue robe d'argent, montera aux cieux entourée de sa cour d'étoiles.



Passe comme un souffle, comme une apparition, comme un rêve. — Ne laisse après toi ni pensée mauvaise, ni repentir. — Que

l'on t'accueille ou que l'on te repousse, garde toujours, ô mon petit livre, ton insouciance heureuse et ta riante figure.

Mais va-t'en bien vite, par la porte ou par la fenêtre. — J'entends d'ici les arbres qui frémissent, le ciel est bleu, l'air est chaud, l'été revient pour dorer nos vendanges... Ne vois-tu pas, in-trente-deux maudit, que tu me couvres de ton ombre?

Physiologie, retire-toi de mon soleil !



TABLE DES MATIÈRES.







